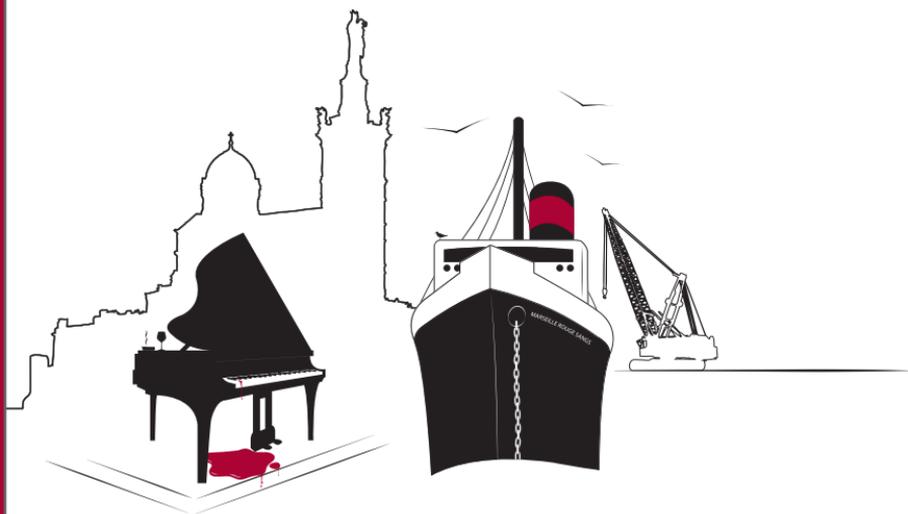


Éric Schulthess

# Marseille rouge sangs

13 nouvelles noires





La mescla, en provençal  
c'est la mêlée, le mélange.  
Chez nous, c'est, aussi le lieu  
où l'Artuby rejoint le Verdon,  
où deux torrents mêlent leurs  
eaux pour donner naissance à  
une rivière forte, source de vie.  
La collection La Mescla  
est un espace de confluence  
où peuvent se mêler  
les influences, où peuvent  
se rencontrer les expériences,  
où peuvent se confronter  
les idées, où peuvent  
se percuter les énergies,  
où peut s'exprimer la diversité.  
La Mescla, c'est un lieu de  
convergence, d'assemblage,  
une mosaïque qui s'enrichit  
des ici et des ailleurs.



*À Guillaume, Noémie, Zoé et Marius, mes enfants d'amour.*

*Merci à Jean-Claude Izzo, à Marie Darrieusecq  
et à René Frégny de m'avoir encouragé à continuer d'écrire  
et d'y croire.*



Éric Schulthess

# Marseille rouge sangs



## Au long cours

♪ À lire en écoutant  
"Bella Ciao", par Yves Montand ♪

Leila vient de m'écrire.

J'ai relu cent fois sa lettre et l'air me manque.

Je grelotte et j'étouffe.

C'est comme ces couchers d'enfance lorsque mon père s'amusa à me coincer la tête sous les draps. Sauf que mon père n'est plus là et qu'ils n'ont pas prévu de draps dans ma cellule.

Je me souviens, mon sang se glaçait soudain sous les poings qui m'enserraient. J'avais beau faire le mort, puis gigoter en réclamant la fin du supplice, les draps ne se libéraient au dessus de mon crâne qu'au bout d'une éternité.

Je me retrouvais seul, perdu dans ce lit trempé de larmes, la face en sueur. Abandonné par les voix des adultes. Condamné à guetter jusqu'à l'aube les premiers sursauts d'une nouvelle journée.

Aujourd'hui, c'est pareil entre ces murs gelés où ils m'ont jeté comme un chien des quais. Sauf que ma mère n'est plus là pour hurler « arrête ! » et que j'ai pris perpétuité.

Je ne regrette rien. Je ne demande pas pardon. Ni à Dieu, ni à moi-même.

Je me souviens, c'est tout.

Je me souviens de cette semaine d'automne. Ma dernière semaine de liberté.

*Lundi.*

Ils n'auraient jamais dû me parler de pitié.

Ils paieront, c'est sûr. Ils se repentiront de leur mépris.

Recalé. Je viens d'être recalé. Ils ne veulent pas de moi.

Je claque la porte du bureau d'embauche et je m'engouffre

dans le soir lourd de septembre. Le regard accroché à Planier<sup>1</sup>, je me promène les bras lourds et le souffle court. Ils m'ont prié de renoncer à la mer, aux poupes et aux proues, aux amarres que l'on largue et aux sirènes qui crient à chaque départ.

Ils m'ont dit aussi que désormais, ma casquette et mon caban ne me serviraient à rien d'autre qu'à me protéger du froid. Que ça n'était plus la peine de rêver.

– Changez de cap, ils ont ajouté. Mettez pied à terre et oubliez nous. Par pitié.

La nuit, à touches lentes, installe ses barres d'encre au-dessus des façades et des toits.

Je rêvais de rade panoramique, j'imaginai un long travelling sur Marseille depuis le large, me voilà accroché à la jetée. Comme un filin abandonné. Déchiré à coups de canif par une main pressée d'en terminer.

Des petites ampoules colorées clignotent à la sortie du domaine. Rouges et vertes. Elles décorent un bar qui est en train de fermer. Le patron remercie son dernier client et tire le rideau. J'aurais volontiers bu un rhum, mais même pour un verre d'eau, c'est trop tard. Toujours pareil ici ! Marseille by night.

Je frôle des wagons de marchandises égarés sur leurs rails, au milieu d'une grande place vide de tout piéton. Près d'un entrepôt gris aux vitres éclatées, des restes de charbon amoncelé. Rien qui pourrait m'inciter à m'incruster sur le port, et pourtant, je reste à regarder ces quais qui se déroberont.

– Il va falloir réagir, je me dis. Tu ne peux pas rester scotché face au large jusqu'à la fin de tes jours. Colère rentrée. La voilà qui reprend le dessus.

Furieux, laminé, je file jusqu'au Panier à travers des ruelles sales et désordonnées.

Place de Lenche, le Trois Frères est ouvert.  
J'y retrouve Louis, mon camarade de toujours. Mécano sur les bateaux en détresse, comme moi. Viré après vingt-cinq ans de chantiers, comme moi.  
Doigts d'or on l'avait surnommé. Le seul à vous soigner un moteur de cargo en chantant comme Mariano.  
Louis chante toujours mais le livret est devenu triste. Le port qui lui dit ciao, ça, il ne l'a pas supporté. Doigts d'or ne sourit plus et sa voix non plus.  
Au comptoir, l'alcool le maintient à peu près d'aplomb, mais sorti du bar, on le retrouve souvent d'équerre.  
Moi, je ne bois plus une goutte depuis que les chantiers ont fermé. Sauf que ce soir, au Trois Frères, il me monte l'envie de le commander ce rhum qui me fait de l'œil depuis tout à l'heure.  
Nous trinquons à la fraternité, à l'égalité et à la liberté.  
Louis entonne "*Ay Carmela!*"<sup>2</sup> puis "*Bella Ciao*"<sup>3</sup>. Au cinquième verre, la voix ruinée, il m'agrippe et me demande si je n'ai pas envie de pleurer.  
– Non, je lui réponds. Je vais tout faire péter!

*Mardi.*

J'ai rendez-vous avec Leila. Je l'attends chez Jeannot, en terrasse, tranquille.  
Lorsque je suis rentré ce matin, plus personne dans le lit. Juste un petit mot sur la table de nuit pour me dire « je t'aime, à tout à l'heure » et dans la salle de bains, le parfum de son shampoing.  
Je l'attends au soleil, bien embrumé de rhum, mais encore assez gaillard pour commander un rosé frais, histoire de patienter.  
Leila, c'est ma merveille, mon chéri bibi, ma douce France. La vie nous tient proches depuis quelques mois. Depuis une rencontre de roman à la sortie d'un cinéma.  
C'était en noir et blanc, je crois. "*La mort aux troussees*", c'était.

Accrochés à l'écran jusqu'au générique. Nous étions restés scotchés au fauteuil, chacun de son côté. Jusqu'au retour de la lumière et à l'entrée des spectateurs de la séance d'après. Dans le hall du ciné, on s'était souri comme deux vieux complices, avant de prolonger. Pizza, Valpolicella et gros gâté\* dans de beaux draps de soie. Chez moi. Très fort désir de bébé au creux de ses bras.

Leila vient d'arriver. Dévastée par le chagrin. Affalée sur ses avant-bras, les yeux baignés de larmes, elle gémit comme une petite bambinette. Inconsolable. Hier soir encore, elle crevait l'écran de son sourire d'ange. Confiante avant son entretien. La voilà défaite, ma jolie. Trop mat de peau, ils lui ont dit. Trop peu à la douzaine pour le porte-à-porte. Trop exotique pour solliciter la ménagère de moins de cinquante ans. Leila n'a plus la force de s'attaquer aux farcis que le serveur vient de défourner. Les farcis, elle en fait des folies à longueur d'année. Mais aujourd'hui, c'est un jour à se laisser filer dans l'abandon de soi. Sans forcer, sans une once de mauvaise conscience.

– Tu vas voir, je lui dis, ils vont trinquer. Ne pleure plus baby, on va les faire morfler.

*Mercredi.*

Sur le chemin de l'Amicale des Gens de Mer, en bas d'une ruelle humide, nous croisons toute une flopée de gamins effrontés. Le plus vieux n'a pas plus de dix ans. La rage à la lippe, les poings gorgés de caillasses, ces enfants du quartier menacent un clodo barbu affalé sur le trottoir. Noyé parmi ses détritits. Perdu dans son délire de début de siècle. Les insultes tombent épais. Comme d'habitude, ce sont les mères qui prennent. On se promet l'enfer dès que janvier sera là.

---

\* gros gâté : gros câlin en marseillais.

Je me demande où ça nous mène cette pesanteur quotidienne, tous ces accrochages ordinaires en plein cœur de la cité.

L'envie d'appareiller me retravaille au corps. Sur les bateaux, la vie semble plus fraternelle. J'ai toujours entendu les marins raconter qu'à bord, point de querelle inutile. Pas forcément la vie en rose, n'empêche, on se serre les coudes pour avancer jusqu'au port suivant. Pas d'énergie à gaspiller lorsque la mer se fait mauvaise. Question de priorité comme de dignité.

À terre, on ne sait plus. On navigue à vue. On escamote la moindre escale. Privé de destination. Horizon bouché.

Leila ne pleure plus. Ses doigts dans mes doigts se décrispent, mais elle garde les mâchoires serrées sur sa colère. Je crois bien qu'elle aussi est en train de basculer de l'autre côté.

Nous descendons retrouver les copains des chantiers dans la grande salle rococo qui est notre repère en toute circonstance. Surtout lorsqu'il y'a embrouille. Et là, c'est lourd sur la ville depuis quelques jours.

Les boîtes ferment en cascade. Au premier rang des sacrifiées, les grosses, les bien riches, celles qui pètent la santé. Usines, grands magasins, on tire le rideau. C'est la lessive d'automne. Au nom du régime grosseur des actionnaires. Hier matin à l'embauche, des centaines d'employés de "La Ruche" ont trouvé porte close en arrivant. Juste quelques contremaîtres anémiés en faction devant l'entrée pour prévenir le petit personnel de la fin de l'histoire. Tombée dans la nuit sur leurs ordinateurs. Point barre. Circulez, y'a plus rien à vendre. On vous écrira. Pour le plan social, vous saurez en temps et en heure. Allez, courage, y'a plus rien à attendre qu'espérer le gros paquet de billets pour se relancer ailleurs.

À l'Amicale, le fond de l'air est lourd.

Plus un mètre carré de libre autour des élus venus tenter de consoler l'électeur. Pétitions, protestation, déclarations, condamnation, allez courage, tenez bon !

Des mots, des phrases, du bruit avec les bouches, rien de plus. Aucune solution. On montre du doigt mais on ne tape pas sur les doigts. On laisse faire. On se résigne à cette loi-là. On espère une éclaircie. Un jour viendra. Inch' Allah ! Leila est furieuse, nerveuse, elle me serre les poignets pour ne pas hurler.

J'ai beau lui bisouter tendrement les tempes et le bout du nez, elle fulmine après ces élus-calculottes et ces estrasses\* de patrons qui ont un computer à la place du cœur.

– Calme-toi, mon bijou, je te promets que ça va changer. On va les anesthésier.

*Jeudi.*

Grasse matinée. Câlins coquins, papilles et peaux mêlées. Tartines, miel de lavande et bol de thé.

C'est comme en vacances, lorsqu'on prend tout son temps pour se faufiler avec gourmandise vers chaque nouvelle journée.

Sauf qu'aujourd'hui, le farniente ne survivra pas aux douze coups de midi. Nous le savons bien, Leila et moi. Car nous avons du pain sur la planche. Rendez-vous d'affaires dans le quartier de la carrière. Le dernier coin de ville avant le dernier bidonville et les premiers pins parasol sur la route des calanques. Isolé, ce quartier. Un parfum de village tranquille. Petites villas sans frime et boulo-drome sur une coquette placette cernée d'arbres de Judée. Parfois un peu secoué par les explosions à répétition, les jours où la caillasse se ramasse à la chaîne. Mais ces jours se font rares car la carrière est au bout du rouleau.

---

\* *estrasse* : ordure, personne de peu de valeur.

José nous attend près d'un banc. Debout. À peine impatient. Accroché à son paquet de Gitanes, comme d'habitude. Les mains gantées de noir et les verres fumés. José ressemble à un prestidigitateur. Il ne lui manque que le haut de forme et les pantalons à galons qui brillent.

Entre ses jambes, posée contre les bottines, une mallette en cuir. C'est elle que nous venons chercher.

José, c'est un ancien soudeur de la navale. Trente ans au fond des cales. Trente années à se casser les yeux, il a passé. Pour que les bateaux abîmés puissent un jour reprendre le large.

Lui aussi a fini par être remercié l'an dernier.

– La réparation navale<sup>4</sup>? Compétitivité zéro la réparation navale, ils nous ont dit. Les bateaux filent ailleurs.

Gênes, Barcelone. Il faut restructurer. Vous comprenez, les parts de marché. Et puis les actions. Au plus bas, les actions. On ne peut plus continuer. Allez, courage, c'est un mauvais moment à passer. Vous vous reconvertirez.

Six cent quatre-vingts bonshommes en rade. Du jour au lendemain.

José n'a suivi aucun stage. Il a pris la monnaie et ciao !

Là, il travaille pour nous gratis. La mallette, il nous en fait cadeau. Il va même nous accompagner, Leila et moi. La solidarité, faut pas lui faire un dessin, il connaît. Sa haine, José se la couve en silence derrière la fumée de ses brunes. Lui aussi a envie de leur rendre la monnaie.

*Vendredi.*

Paris, toujours aussi gris.

Je n'ai pas vu passer le voyage. Le train de nuit, c'est chaque fois pareil. Sommeil. Leila a beau essayer de me raconter les nouvelles piochées dans *Le Monde* du jour daté du lendemain, je sombre en deux temps trois mouvements. Les yeux mi-clos paraît-il.

– On dirait un mort, me glisse Leila en grimaçant lorsque le train touche au butoir d'une secousse brute.

Je tente de lui répondre d'un sourire, mais Paris est d'un triste. Sous la pluie. Pavé qui brille et brouhaha sur les trottoirs.

José s'est occupé de surveiller la mallette. Il ne l'a pas lâchée de la nuit. Il a passé le voyage à fumer, debout dans le couloir, juste en face du compartiment. Pas un mot, pas un geste.

– José, c'est la force tranquille, me glisse à l'oreille Leila en rigolant.

– Avec la morgue en moins, je lui réponds en sautant sur le quai.

Calé sous son pépin de ministre, c'est José qui commande le taxi, direction l'Hôtel de la Galine.

– Tu verras, c'est joli, bien à l'abri en plein cœur de Paris, il me dit.

La Galine, ça fait sourire Leila.

– Pourquoi pas le Gari pendant qu'on y est ?!

José nous raconte qu'Ange, le patron, est un copain d'enfance, un navigateur corse émigré d'Endoume à Paris après un gros contrat passé sur sa tête dans les années soixante.

Un vague plan de fausse monnaie qui aurait tourné au vinaigre.

Ange a presque entendu le compte à rebours lui effleurer la poitrine. Il n'a pas osé prendre le temps de négocier. Il n'a pas tenté de jouer la montre jusqu'au chiffre trois. Ni d'alerter ses réseaux armés.

Il a filé vers l'exil en sautant dans le premier express. Il est monté au pays de l'accent pointu. À l'ombre de son maillot de corps, le marin a jeté ses économies. Assez pour se payer La Galine dans la foulée.

En traversant places géantes et boulevards, en frôlant façades et monuments, je revois les copains du piquet de

grève, la bave aux lèvres. Je les réentends débordant de colère contre la reine Finance. Contre Paris aussi. Enrichi sur le dos des provinces, au fil des siècles et des siècles.

– On aurait dû les pendre, ils disent, et les jeter à la mer tous ces pillards. Personne n'aurait dû se laisser faire.

Moi, j'aime bien regarder les pierres, mais ce sont les yeux des gens que je préfère. Ils me parlent presque autant que les bateaux.

Des deux côtés de la Seine, on ne les aperçoit qu'à peine les yeux des gens, furtivement, comme si plus grand-chose ne tournait à échelle humaine. Comme si chacun dérivait sur son rafiot.

La Galine et son calme surprenant.

Le charme feutré du trois étoiles nous offre un sas sensas avant la fièvre annoncée pour ce soir.

José viendra nous chercher à la tombée du jour, il l'a promis.

Juste le temps d'un dernier mélange des couleurs, Leila et moi, et le voilà qui tient sa promesse.

Ne pas traîner car on est attendu par des collègues. Trois minutes plus tard, nous atterrissons dans le hall et c'est le top départ pour le feu d'artifice géant au pays des mécréants.

*Samedi.*

Aux trois coups de minuit, une poignée de gros bras nous ouvrent la voie. Destination, le cœur du temple de l'argent roi.

Tous sont des camarades de José, de longue date. Du temps où Marseille résistait, où Marseille se battait.

La cire rose pâle n'avait encore infesté ni le port ni les parois des cellules.

José n'a pas levé une troupe de bras cassés. Informaticiens, karatékas, serruriers et chimistes, ils sont. Tous affichent un pedigree de haut vol nécessaire à l'opération zéro défaut. Pas une once de hasard pour le grand pétard chez Saint-Dollar.

Passé le long couloir qui mène à la rotonde où sommeille la salle des ordinateurs, à nous de jouer.

D'abord inonder les réseaux virtuels de ce virus encore tiède baptisé « Minot ». J'aurais préféré « Chaplin » ou « Picasso » comme nom, mais bon... « Minot », ça fait plaisir à Ange. Il nous raconte que son maître d'école ne l'appelait jamais par son prénom. Ange traversait mal le gosier d'un anti-curé. « Minot », donc, et pas question de discuter.

« Minot » injecté dans les veines intercontinentales, savourer ensuite l'ouverture de la mallette en cuir. José ne tremble pas. Clic, clac.

Les paupières mi-closes, comme en état d'apesanteur, il nous tend les cônes gris, un à un et nous demande de les déposer où bon nous semble, à la gloire de Saint-Profit. Leila choisit ses petits coins. Je détermine les miens, froidement, sans hésiter. Il n'y a pas à tergiverser, d'autant que l'espace est réduit.

La Bourse, c'est comme l'Assemblée. Beaucoup plus riquiqui en vrai qu'à la télé. Rien de pyramidal dans la forme. Un gentil décor d'écrans high-tech avec au bout, la grande marée des zéros qui tourbillonne jusqu'à plus soif, tout autour du globe éberlué.

Vivement la panne sèche !

La mallette se retrouve vidée en un quart d'horloge.

Il reste maintenant à programmer le retardateur puis à dégager dare-dare.

On ne sait jamais. Mauvais réglages, mauvaise appréciation du volume à rayer de la carte, et boum ! Je n'ai aucune envie de finir fumé au pays du Cac 40.

Pas un mot ne s'échappe de nos gosiers. Pas un sourire non plus. Dieu que c'est solennel et fébrile une séance de nuit à la Bourse de Paris. Surtout lorsqu'approche l'heure de la clôture. L'heure du clap final.

Un dernier coup d'œil sur notre chantier et José demande

aux karatékas d'ouvrir et de fermer la marche. On n'est jamais trop prudent. Nous retrouvons la rue à la queue leu leu, sans nous presser, comme après un examen réussi. Je me sens inquiet, rêveur et groggy.

Le voyage là-dedans m'a semblé bien court. Le royaume des actions, je l'aurais bien visité d'un peu plus près, je me le serais volontiers fait expliquer par mes patrons, mais bon...

Les paupières closes sur la lumière crue d'une lune rousse qui se hasarde à narguer Paris, j'imagine le feu d'artifice à venir. Nous allons le savourer aux premières loges, à la terrasse d'un café, juste en face du Palais.

José a réservé des tables, qui se réchauffent au fil des minutes. Leila n'en revient pas de cette douceur soudaine en pleine nuit.

Comme si la lune avait décidé de jouer la carte soleil, en prévision de la grande éclipse.

Soudain, sur l'écran noir de cette nuit blanche, il n'y a ni belle bleue, ni belle rouge. Juste une immense métastase d'orange vif au dessus des toits.

L'explosion secoue le quartier comme un champ de pruniers, le temps de compter jusqu'à trois.

Leila éclate de rire et applaudit. Moi, je lève le poing en silence. Je savoure. Après, c'est à nouveau le calme plat à la surface de nos tasses. À peine un goût de cendres et de poussière au fond de la gorge, vite chassé par un grand verre d'eau.

José essuie ses larmes d'un mouchoir rouge cerise.

Il n'a pas esquissé un mot lui non plus, figé, statufié face au fracas.

– Game over, il nous dit, le spectacle est fini.

Il faut s'arracher maintenant. S'extraire incognito de ce décor d'apocalypse. Fuir illico cette terrasse envahie de voisins éberlués.

Dieu qu'ils sont pâles, ces citoyens de la capitale. La corrida des ambulances les a tirés de leurs lits douilletts. Ils ne comprennent pas. Aux premières loges, ils baillent en agitant leurs têtes blanches dans le vacarme crispant des sirènes.

Ange nous conduit jusqu'à la gare, dans une limousine montée sur coussin d'air.

– Bravissimo ragazzi! Du beau boulot, ça leur apprendra, il lâche au moment des adieux. Revenez quand vous voulez. Vous connaissez le chemin.

– Ce n'est qu'un au revoir, mon frère, lui répond José en le serrant dans ses bras. Merci pour tout, et à la prochaine!

Le jour commence à peine à poindre lorsque le train desserre ses freins et se décide à allonger sa foulée. José a réservé en première, histoire de boucler le chapitre en beauté. Nous glissons jusqu'à Marseille sur du velours.

Leila me demande si ça va.

– Mieux, ça serait difficilement supportable, je lui réponds.

*Dimanche.*

Ils ont tapé à la porte en hurlant comme des truies énervées.

C'était vers cinq heures du matin, si je me souviens bien.

Leila est venue me prévenir.

– Y'a les condés, elle m'a glissé à l'oreille.

Moi, je dormais profond comme jamais. Leila m'a secoué plusieurs fois, de plus en plus fort tellement j'en écrasais. Ensuite, ma belle a passé le nez entre les rideaux et elle s'est mise à pleurer. Doucement. Aussi paisibles qu'une berceuse, ses sanglots.

Je n'ai pas trouvé la force de la consoler et ça, ça me désole. Sans un mot, je me suis extirpé des draps, j'ai enfilé mon plus beau costume et j'ai attendu qu'ils viennent me serrer, les yeux posés sur le doré des tuiles.

– Tu viens chéri, m'a lancé Leila, on s'échappe par la véranda. Je lui ai fait signe de filer sans moi. Elle m'a sauté au cou, s'est agrippée à mes épaules, je ne l'ai même pas regardée.  
– Sauve-toi, Leila, fait ça pour moi.

Lorsque la police m'a passé les menottes, je l'ai tout de suite mise hors de cause en lui tendant une poignée de billets et en lui montrant la porte.

– Adieu, poupée, tu as bien mérité ton dodo.

Elle n'a pas pipé mot et s'est évanouie dans le silence bleu du petit matin. Évanouis aussi les chantiers, comme les envies de naviguer, les escales dans les ports du monde, les traversées et les caps, les phares et les marées, les longs travellings sur Marseille depuis le large.

Je ne l'ai plus revue, ma Leila.

Plus le moindre signe de vie.

Jusqu'à cette lettre que je relis une cent unième fois.

Quelques mots, pas plus. Rien que deux petites phrases au long cours :

– Tu es papa d'un petit bébé. Quel prénom veux-tu lui donner ?



## L'anneau d'argent

♪ À lire en écoutant

"Could you be loved", par Bob Marley ♪

L'anneau d'argent que tu m'avais offert me torture le sourcil. J'ai beau le faire tourner entre mes ongles dans un sens puis dans l'autre histoire de m'apaiser, il me picote et me lance de plus belle. La démangeaison s'agite crescendo. Elle s'installe au dessus de l'œil et se répand par secousses minuscules entre mes cicatrices de boxeur.

Ces dernières nuits, la douleur est même venue poser une parenthèse agacée aux rêves que je fais encore de toi.

J'y ai vu comme une alarme intime. Comme l'ultime refrain d'un ange gardien. Alors ce soir, je vais m'allonger au fond de la terrasse, à l'aplomb de la rade où je suis né et où je t'ai rencontrée.

Pourvu que l'air marin adoucisse mon chagrin autant qu'il vivifie ma mémoire.

Cet anneau m'accompagne depuis la soirée de juillet où tu avais osé t'accrocher à ma bouche en plein concert, au Théâtre Silvain. J'écoutais debout, les yeux fermés (je savoure mieux le piano du fond du noir doré de mon crâne). Tu t'es glissée entre mes jambes, tu t'es collée contre mes épaules et tu ne m'as lâché que lorsque j'ai rouvert les paupières, bouleversé par ton audace et par la force folle qui coulait de tes doigts.

Laisse-moi t'offrir un bijou, tu m'as murmuré contre la tempe. Et tu m'as illico fixé l'anneau au sourcil, à l'aplomb de la pommette gauche, celle qui porte encore la trace du seul K.O. de ma vie.

Je n'ai pas crié mais je t'ai mordue profond.

Tu avais choisi de me laisser t'occuper de ton poing tandis que ton autre main me perçait l'arcade, à vif, juste au dessus de l'os. Là où le sang gicle sans gêne.

Après t'avoir sucé les doigts un à un, j'ai frotté mon visage contre ton ventre tiède et nous nous sommes réfugiés vers les arbres en contrebas. Notre travelling nous a conduits sous les oliviers et les acacias, à l'oblique de la scène où brillait le Steinway.

Lorsque les bravos ont commencé à couvrir les ultimes notes du maestro, je me suis glissé au fond de toi sans prévenir, en te mordant les dents, le front et les joues encore en sang.

Cette soirée de récital fut notre premier beau duo.

L'anneau a pris son temps pour trouver sa place sur la façade lisse de ma face de Black.

Les premiers jours, j'ai passé mes journées devant la glace. Tout dérouté par cette touche argentée sur la palette foncée.

Toi, tu ne cessais de m'embrasser à la moindre occasion, heureuse d'être associée à mes zooms et à mes gros plans sur cette nouvelle tête.

– Alors, l'artiste, tu me demandais en souriant, est-ce que vous vous plaisez ainsi décoré ?

Je n'osais pas répondre. Tu te serais énervée.

Car ce bijou me semblait noyé dans l'océan médiocre de mon visage.

Il en soulignait l'évidente banalité. Il en marquait l'absence de lumière et le manque de caractère, malgré les bosses et les entailles. Sans parler de la fadeur mate et ordinaire du teint.

Tu avais beau me tourner autour et me dévisager comme une statue dans un musée, l'anneau brillait comme un petit astre égaré parmi les restes poussiéreux d'une étoile éteinte.

Jamais je n'aurais imaginé qu'un simple cercle d'argent puisse bousculer à ce point la géographie de mon image. Une fois traversé le long tunnel de l'étonnement, je me suis mis à relever le front et j'ai repris l'entraînement.

Déchaîné par ton désir, enchaîné à tes mots d'amour et à tes hurras à chaque combat. Obligé à chaque fois de me séparer de l'anneau avant d'enfiler les gants. Dopé par l'impatience d'en finir avec les poings d'en face pour te retrouver en tête à tête. Obsédé par le parfum de ton souffle et de tes poignets lorsque redescendu sur terre, je te laissais me le refixer.

Ton bijou s'est vite mis à me porter chance.

J'ai enchaîné les victoires. Les palais et les contrats se sont succédé. Toujours plus grands, toujours plus gros. Avec mon nom à chaque fois plus doré sur l'affiche.

Jusqu'au Madison Square Garden nous sommes allés boxer. De New York, nous avons ramené cette ceinture qui doit traîner aujourd'hui au fond d'un de tes débarras.

Notre vie a basculé par surprise, comme d'habitude.

Tu es venue me faucher en pleine gloire, aux portes de Vegas, juste avant ce combat qui devait m'installer au sommet. Lasse de cette vie, tu m'as dit un beau matin. Fatiguée de cheminer dans l'ombre de ton champion. Tu m'as réclamé un bébé dans l'année. Je n'ai pas su te le donner. Tu t'en es donc allée. Je me suis retrouvé seul sur le ring, seul en dehors.

J'ai dû ôter l'anneau moi-même avant de remonter entre les cordes.

Deux reprises plus tard, je tombais sur coup dur.

De ce premier K.O. de ma carrière, je ne me rappelle que le goût écœurant du sang où baignait mon protégés. Le reste, on me l'a raconté plus tard : le crochet foudroyant sur la pommette gauche, enchaîné avec un

terrible uppercut au menton, la bronca des spectateurs frustrés, les soigneurs consternés, les photographes en bagarre autour de ma dépouille allongée au pied du ring et puis le réveil à l'hôpital, la tête enflée et la fierté brisée. Ton anneau, c'est une infirmière prise de pitié qui me l'a replacé.

De retour à Marseille, je me suis efforcé d'oublier, mais je n'y suis jamais parvenu.

J'ai peu à peu laissé chuter les épaules et le menton.

Tassé de l'intérieur, je me suis engourdi, j'ai renoncé à me rebeller.

J'ai accepté de ne plus faire front comme avant à la moindre occasion.

Ce soir, ce n'est plus la même musique qui remonte de la mer. J'ai beau le caresser dans tous les sens ton bijou, il me fracasse l'arcade tout autant qu'il me lamine l'âme.

Il ne me raconte plus que des histoires absurdes : tu aurais émigré loin de Marseille. L'Amérique à ce qu'il paraît. L'Amérique !

Tu y serais même devenue mère.

Ma vue se trouble et se dédouble sur cette terrasse où j'étouffe, démoli.

La rade s'obscurcit au rythme du cauchemar qui me tournoie devant la face.

Heureusement, j'entends l'appel de l'air marin derrière la murette. Et cet air devient plus doux et plus vif encore au fur et à mesure que l'anneau se rapproche des roches blanches où j'ai choisi de m'allonger pour l'éternité.

## La cabane

♪ À lire en écoutant

"Au boui-boui de la rue Torte", par Moussu T e lei Jovents ♪

Je ne sais pas où est passée ma dernière vieille compagne de vie. Sur la placette arborée où depuis si longtemps je suis venu me poser dès les premières heures de la matinée et où maintenant je me planque de plus en plus souvent pour passer la nuit, ma cabane a disparu. Envolée je ne sais où. Déracinée de ce coin douillet qui trône au-dessus de la mer, à deux pas du quartier défiguré par les saignées du tramway et les bulldozers. Au bout de l'allée bordée de pins, d'arbousiers et de figuiers, je ne retrouve qu'un monticule de terre sale et de planchettes moisies. Même les oiseaux semblent avoir déserté l'endroit, constellé de traces de pas. Sans doute les semelles des voleurs. Au creux du poing plongé dans ma poche trouée, la lame froide frétille au rythme de la colère qui enserre et oppresse ma pauvre carcasse abandonnée. Cette colère qui tente en vain de voiler et d'étouffer mon chagrin.

Le parc des Embruns est mon refuge depuis que j'ai commencé à fréquenter l'Amicale, juste après la fermeture des chantiers. La vie a pris peu à peu une tournure bizarre lorsque je me suis retrouvé dehors. Plus de travail, plus de collègues, plus de crédits chez l'épicier, et un beau jour plus de place au foyer de la Fraternité. Pour nous autres travailleurs du port, la sécheresse a gagné du terrain jour après jour. Le désert s'est installé dans mes journées à un rythme d'enfer. Seule oasis parmi cet océan vaste comme un glacier, ma petite cabane de bois clair entaillé de cœurs fléchés et d'initiales gravées à la sauvette sur les planches et sur les lobes vert foncé des cactus voisins.

De cet abri niché sous les branchages me parviennent les premiers battements du cœur de Marseille. Les bras étalés sur la paille, dès que l'aube commence à rosir le ciel, j'écoute monter le rythme du port, heure après heure. Avant même les premiers hurlements des sirènes, sans attendre la valse aiguë des grues et des poulies, je devine les lentes allées et venues des trains de marchandises et des convois d'ordures à deux pas des quais encombrés de milliers de conteneurs. De plus en plus souvent, leurs avertisseurs se déchainent et leurs freins crissent pour repousser quelque enfant inconscient lancé en travers de la voie, histoire d'épater ses copains, par simple défi. Parfois le gamin trébuche et ne peut se relever à temps. Avec méthode et sans émotion, les journaux du lendemain se font l'écho de ce rodéo moderne. Ils dressent la liste sinistre de ces suicidés du rail happés par la motrice, broyés par l'affreuse roulette de l'ennui et de l'abandon. La comptabilité est tenue sans grand commentaire dans la page faits-divers, jusqu'au prochain accident. Comme une fatalité, les nouveaux grillages installés le long des voies ne résistent pas longtemps aux coups de canif des minots désespérés.

De ma cabane vigie abritée du vent, je guette aussi dès le petit jour les mouvements de bateaux, sans négliger la vue imprenable sur mon ancien immeuble, rue de la République. Cet immeuble a été racheté par les fonds de pension américains avant l'expulsion en règle de chacun des résidents.

J'aime le regarder parce qu'il abrite plus de cinquante ans de souvenirs. Cinquante ans de vie avec Mado. L'an passé, lorsque la police a fini par venir nous ordonner de dégager malgré des mois et des mois de résistance de tous les locataires, Mado n'a pas supporté. Être relogée loin du quartier où nous avons grandi ensemble, elle a dit non. La veille de nos adieux à notre appartement, au crépuscule, Mado s'est

lancée dans une furieuse séance de coups de pied contre les murs et puis elle s'est jetée du balcon en hurlant. Nous habitons au dernier étage. Elle est partie sur le coup. J'ai dispersé ses cendres depuis les Pierres Plates à l'entrée du Vieux-Port, au pied du Fort Saint-Jean – c'est là que nous avons commencé à nous fréquenter juste après la guerre – et depuis pour rester fidèle à notre passé, j'ai choisi de profiter sans compter de la proximité avec le cœur battant de Marseille que m'offre ma cabane. Cette cabane qui a profité de ma courte absence ce matin pour se faire la belle sans prévenir. J'étais juste descendu à l'Amicale prendre une douche et boire un peu de café.

Ces dernières semaines, après les douze coups de midi lancés par la grosse cloche de la Major, j'ai assisté chaque jour à un drôle de défilé. Sachets plastique à la main, employés de bureau cravatés et retraitées décolorées se sont succédé sur les bancs voisins et les pelouses, le regard gêné, comme teinté d'un soupçon de malaise. J'ai observé leur manège discret et silencieux. Se choisir une place la plus isolée possible. Mastiquer en vitesse son casse-croûte, les yeux baissés vers ses souliers, et puis repartir sans un mot vers la sortie du parc. En catimini. Un petit quart d'heure de pause, pas plus. Je crois bien qu'ils n'ont plus les moyens de se payer un plat du jour, ces visiteurs éphémères. Ils me ressemblent, en ce sens. Ça fait une éternité que je ne connais plus le goût d'un steak-frites. Eux ont conservé leur boulot, j'imagine. Mais pour combien de temps? J'en croise même quelquefois à l'Amicale le soir autour d'un petit noir. Les joues creuses et le regard posé dans le vide. Muets et empreints d'une immense lassitude. Plus un zeste de colère dans leurs yeux remisés au-delà du chagrin.

Hier, il m'a semblé reconnaître une dame à chignon penchée sur un tout petit chien tremblotant, installée du bout

des fesses sur le banc qui jouxte le bac à sable des bambins. Le même chignon, je me suis dit, et le même pékinois que Mireille, la patronne des Arcades, le restaurant où je déjeunais parfois avec les copains au temps des chantiers. Je la saluais en lui donnant du *Madame Mimi* ! Elle encaissait mon repas tout sourire :

– Merci, Monsieur le Rouge !

À l'époque, j'étais vraiment révolté. Tout le quartier le savait et même au-delà. Le meneur des luttes j'étais. La bête noire des contremaîtres. Jamais impressionné parce que j'en avais tant vu défiler de ces petits chefs, arrogants pendant les premiers mois et virés dès les premiers soubresauts du marché. Grands ordonnateurs de cadences et minuscules défenseurs de l'ouvrier. Toujours prompts à donner des ordres comme à courber l'échine devant le patron.

Construire des bateaux beaux et solides demande de prendre son temps. S'appliquer, toujours s'appliquer, c'était notre credo. Il a fini par se rouiller dans le bouillon amer de la rentabilité. Un à un les chantiers ont commencé à dégraisser. Les plus jeunes embauchés d'abord et les autres dans la foulée. Malgré des semaines et des mois de grève et de blocage du port, notre sort a fini par être scellé. Les bateaux sont partis se faire fabriquer ailleurs. Les hangars et les quais sont devenus des vestiges et notre fierté a bu la tasse comme nos porte-monnaie.

Mireille m'a reconnu elle aussi et nous avons échangé quelques mots. Les Arcades ont dû fermer peu de temps après la chute des chantiers. La clientèle s'est faite de plus en plus rare et à force de perdre de l'argent, il a fallu se résoudre à baisser le rideau. Elle aurait bien vendu à un couple de Chinois intéressés par l'affaire mais la Ville a mis son veto. Pas de place pour un restaurant ordinaire dans le nouveau quartier Euroméditerranée<sup>5</sup>. Du coup, elle a

renoncé à ouvrir ailleurs et attend elle aussi d'être expulsée. Mounia, son employée, a tenté de trouver du travail dans un autre restaurant, mais partout où elle s'est présentée, on lui a répondu qu'il n'y avait pas de place pour les Arabes. Ainsi avance Marseille, enfin, si on peut appeler ça avancer. Moi qui suis d'origine grecque, je n'oublie pas qu'ici, nous sommes quasiment tous enfants ou petits-enfants d'étrangers. Hélas la mémoire de nombreux Marseillais se rétrécit un peu plus chaque jour. Oublier d'où l'on vient est une insulte au passé des hommes, gangrène le présent et nie toute possibilité de futur.

Le parc des Embruns est donc le théâtre de scènes répétitives, d'un défilé quotidien de sans le sou, de précaires, de fracassés de la crise. Je prédis que bientôt plus personne n'y viendra dévorer son jambon beurre à toute allure. Car plus personne n'aura les moyens de s'acheter un sandwich. La faim tenaillera le plus grand nombre, je ne vois pas comment on pourra y échapper.

Heureusement, moi je suis vite rassasié. Je m'entraîne depuis un bon moment déjà à ne me contenter que de quelques pommes ou quelques bananes ramassées sur les marchés lorsque les commerçants commencent à remballer. La Plaine et Les Capucins, ce sont les marchés que je préfère. Nous y avions nos habitudes avec Mado. Glaneurs professionnels nous étions. Deux fois par semaine nous y montions faire le plein de légumes et de fruits délaissés par les marchands car un peu abîmés, plus vraiment présentables pour la clientèle. Depuis qu'elle est partie, j'ai renoncé à glaner. Plus le courage. Plus envie d'aller affronter ces étudiants et ces retraités presque hargneux qui lorgnent sur les mêmes proies le cabas à la main. Plus motivé par cette lutte au couteau. Être le premier sur les bananes mais perdre du coup l'occasion de belles salades. La nausée, ça me donne cette agressivité sourde, cette ruse

honteuse pour passer devant. Je ne peux plus, non, vraiment plus. Il paraît que glaner va bientôt être interdit par la Ville. Mauvais pour son image. Enfin, c'est ce que j'ai entendu dire l'autre jour à l'Amicale. Va savoir pourquoi ils ont décidé ça...

Dans ma cabane de bois clair, les seuls fruits que je déguste désormais sont ceux que m'offrent les écoliers. Ils sont gentils tout plein ces gamins du quartier. Comme Éliisa leur maîtresse. Je la connais bien parce qu'elle aussi est une enfant de notre rue. Avant de devoir quitter son appartement racheté par une compagnie d'assurance texane, elle habitait deux pâtés de maisons plus bas, vers la place de la Joliette. Nous nous croisions souvent lorsqu'avec Mado nous promenions le soir à la fraîche vers les quais. Éliisa baladait elle aussi. Aujourd'hui, c'est au parc des Embruns qu'elle emmène ses élèves faire un peu de gymnastique. Tous les après-midi, ils rappliquent le long de l'allée, avancent en souriant et déposent un sachet de fruits à l'entrée de la cabane avant de détaier en direction du chemin grillagé qui donne sur le bas de la rue de la République. J'ai à peine le temps de les remercier. Éliisa me lance un petit signe de la main en écartant les doigts et les agitant comme un éventail. J'aimerais lui faire un bisou comme au temps de Mado... Mais Éliisa n'ose pas s'approcher, je ne sais pas pourquoi. Peut-être l'odeur. Et puis je ne dois plus être trop présentable avec mon pantalon de velours rouge élimé jusqu'à la corde et mon bleu rapiécé. C'est ma seule tenue et je n'en veux pas d'autres. D'ailleurs, j'ai remisé tous mes autres habits je ne sais plus où. Je les ai peut-être jetés à la mer eux aussi, tout comme les cendres de Mado. Pardon, mais je perds peu à peu la mémoire depuis que je vis en plein air. Il ne fait pas si froid à Marseille mais je me gèle de plus en plus les jours et les nuits de mistral.

Certains soirs lorsque commence à tomber le soleil, je me réchauffe un peu en accompagnant du regard les amoureux qui viennent s'enlacer et s'embrasser au pied des figuiers. Leurs joues empourprées et leurs doigts légers m'attendent. Ils ne savent peut-être pas que je suis là ou bien ils font semblant de m'ignorer. Moi, je fonde devant leurs baisers profonds et leurs yeux mêlés. Ils sont jeunes, si jeunes. Le parc les accueille et moi, je veille sur eux en me souvenant du temps merveilleux des planquettes\* au creux des arbustes et des mélanges en cachette lorsque j'étais au lycée.

Hélas, les amoureux ne s'éternisent pas. Ils m'abandonnent vite une fois les baisers partagés. Sans doute sont-ils tenus à un horaire par des parents vigilants. Ou bien partent-ils rejoindre leurs copains pour partager des bières ou quelques goulées prohibées.

Lorsque je me retrouve tout seul, je me recroqueville sur mon matelas en espérant être dérangé sans tarder par d'autres visiteurs. Mais la plupart du temps, plus personne n'approche, alors je ferme les yeux. En tentant d'oublier le froid qui tenaille mes pauvres os, je serre les dents et me concentre sur les sifflements saccadés du mistral dans les branches et sur le fracas des vagues contre les digues en contrebas. Je crois bien que je m'endors un peu à la longue.

Hier soir alors que je somnolais sous mes planches, deux jeunes femmes vêtues de vestes orange avec croix rouge sont venues me proposer un abri dans un foyer pour sans-logis rue Notre-Dame. Un coin propre et en dur où je pourrais me reposer au chaud.

– Vous n'allez pas rester ici avec ce froid !

Je les ai remerciées de leur gentillesse mais je ne les ai pas suivies. Accroché à mon refuge, je suis resté. Résolu à tenir

---

\* *planquette* : cachette.

et tenir encore. Au moins jusqu'au mois de mai, histoire de retrouver ce plaisir rassurant lié aux jours qui rallongent et aux nuits plus courtes. Parce que je le sens poindre, le printemps. À pas feutrés mais à pas sûrs. Le soleil se faufile un peu plus tôt chaque jour entre les larges barreaux meurtriers de lumière et tueurs de soirées, déposés au dessus de Marseille depuis l'arrivée de l'hiver. Ces barreaux sombres commencent à s'évanouir chaque matin davantage dans la douceur de l'aube. De plus en plus sûrs d'eux, les rayons iront jusqu'à chasser le souvenir de leur règne grisâtre et les condamner à un long exil de longs mois remplis de chaleur et de légèreté. Tout à l'heure, dès que j'ai commencé à ouvrir l'œil, il m'a semblé entendre un appel monter du port et résonner en boucle dans mon crâne glacé. Comme une invitation à me rapprocher de la mer et de ma bien-aimée. J'ai filé vers l'Amicale et après la douche puis le café, je suis remonté récupérer ma couverture pour me protéger un peu de l'air humide gorgé d'embruns qu'à coup sûr je rencontrerais aux Pierres Plates. En vain.

Me voilà donc pétrifié de froid et de chagrin devant le monticule de terre sale et de planchettes mitées abandonnées à l'endroit où se tenait ma cabane. Je retrouve aussi quelques piécettes éparpillées autour de mon porte-monnaie éventré qu'ils ont osé déchirer. De dépit sans doute. Je l'avais planqué entre l'un des piquets de ma cachette et la toile de jute sensée m'isoler un peu de la pluie et du froid. Plus moyen de me souvenir combien il contenait. Même pas cinq euros, je crois, conservés en secret, au cas où... Je ne comprends pas pourquoi ils ont démoli cet espace précieux sans prévenir. Sans laisser de mot. En même pas une demi-heure, le temps de cet aller-retour à l'Amicale.

Le réconfort de la douche et du café se dilue comme une bulle d'encre noire sur le buvard de mon âme. Je sens

remonter du plus profond la tentation de la vengeance. Mais je n'ai plus la force nécessaire à la riposte. Monsieur le Rouge ne survit que dans la brume lourde de mes souvenirs. La flamme qui le propulsait dans la lutte s'est évanouie à jamais. Me voilà réduit à l'état de débris calciné, privé que je suis désormais de mon dernier refuge et de l'assurance confiante qu'il m'offrait de continuer à être de cette ville, à être un enfant du Vieux-Port.

Là, devant les vestiges pitoyables de cet abri, je sais qu'il me faut renoncer à cette foi qui m'a toujours porté.

S'en aller, s'enfuir. Déménager, mais où ? Sur le chemin qui me mène aux Pierres Plates, j'entends bourdonner au creux de mon crâne des rafales de questions vides de réponses. Il me semble que les passants baissent les yeux autour de moi. Aucun ne semble prêt à m'adresser un geste, une parole. Dans le miroir fugace qu'ils me tendent je devine de la gêne et de la honte. S'y niche aussi un soupçon de peur et une gigantesque incapacité à ressentir la moindre compassion. Avec Mado, du temps des chantiers et même après, nous ne refusions jamais un mot, un sourire, une pièce aux mendians que nous croisions devant la boulangerie, la Poste ou sous les porches des grands immeubles.

Aujourd'hui, je ne réclame pas l'aumône, non. Je n'ai d'ailleurs jamais mendié. Jamais. Je voudrais seulement continuer de me sentir humain parmi les humains. Mais le fossé se creuse avec les miens et j'avance vers le Vieux-Port tel un animal perdu. La tête basse, le cœur fracassé.

Me voilà sur ces Pierres Plates que je ne reconnais plus. Jonchées de déchets elles sont. Des cannes à pêche brisées, des pneus et même des squelettes de vélos rouillés. Les pêcheurs de la nuit aux cannes fatiguées et aux paniers bourrés de canettes vides commencent à désertir ce qui fut le paradis de tant de Marseillais. Le poisson n'est plus

au rendez-vous, et ça n'est pas nouveau. Les pêcheurs s'en plaignent à demi-mot entre deux crachats tout en déversant à la mer les maigres restes de leurs appâts blanchâtres. Je les entends s'éloigner en insultant les pointus et les plus gros bateaux qui longent le Fort Saint-Jean et qui envoient de dangereux paquets de vagues vers les rochers. Dévasté par le chagrin, le visage trempé d'embruns, je m'assieds en grelottant contre les blocs de pierre blanche. Marseille me tourne le dos et dans la rumeur naissante de ce matin de juin, je m'entends murmurer comme une prière adressée à la mer en deux syllabes :

– Mado, Mado, Mado...

## Besame mucho

♪ À lire en écoutant  
"Besame mucho", par Caetano Veloso ♪

Pas loin de douze heures que nous nous tenons serrés Olga et moi.

Les lèvres collées, nez contre nez et cils à fleur de joues. Douze heures ! Autant dire une vie, une éternité pour un gars qui rafle toujours la mise sans délai. Au quartier, on m'a baptisé feu follet.

Douze heures, sans prétention c'est un exploit. Je n'en suis pas peu fier mais bon, Olga me dit qu'il ne faut pas se consumer.

De toute façon, nous n'avons plus le choix maintenant que l'aube rougeoisie.

Depuis quelques mois, Marseille rafole de ces nuits où l'on peut inscrire entre parenthèses tout ce qui exaspère, tout ce qui lasse et gonfle les paupières, pour se lancer à corps tendu vers le paradis des paris. Marseille aime se jauger et rien ne vaut un bon grand défi de temps à autre pour se rappeler que malgré tout, ça peut valoir le coup de continuer à jouer.

Hier au soleil couchant, le challenge n'a pas attiré tout de suite beaucoup de curieux mais nous les candidats, nous nous sommes rués sur place dès l'ouverture des guichets. Fallait simplement être bien habillé. Propre et bien coiffé. Si possible en costume de bal et parfumé. À cause de la télé qui retransmet en direct. Grand écran avec duplex pour les câblés, s'il vous plaît.

Lorsque "*Stranger in the night*" a donné le top-départ, nous étions bien une centaine de couples amassés sous le plafond blanc des anciens abattoirs. Âgés pour la plupart. Plus

vieux qu'Olga et moi. La trentaine bien frappée. La dégaine triste et crispée. Timides et blafards malgré les tenues à la mode, les paillettes et le mascara.

Autour de la piste ouverte sur des chambres froides, une passerelle en bois verni. Une espèce de chemin de ronde où déambule un colosse au crâne rasé. Sans doute le boss, épaulé d'une ribambelle de vigiles gominés, parkas jaunes fluo sur le dos, fanions rouges et jumelles à la main. Juché sur un podium avec sono, à côté du mini-studio télé, un bureau d'écolier où trônent les trois jurés du Premier Marathon du Baiser. Cigarette au bec, ils agrippent leurs gros doigts velus à la cagnotte promise aux vainqueurs, une tirelire en forme d'aquarium qui laisse deviner la monnaie.

C'est ce soir que nous avons fait connaissance, Olga et moi.

Chacun est descendu de sa rue, attiré par les liasses. À l'écart de la foule, je l'ai tout de suite repérée. La brunette était déposée comme un pot de tulipes artificielles au beau milieu d'un hall de foire. Mi-Pierrot lunaire, mi-Betty Boop à sa première boum. En attente et tétanisée. Tapie dans le silence compact des candidats au pactole. Tassée sur elle-même telle une autiste contre sa paroi transparente. Avec pourtant un zeste discret de gourmandise et de ruse accroché aux fossettes. Avec aussi des dents du bonheur qui m'ont donné envie de lui proposer le marché.

– À la recherche du cavalier peut-être, la mistinguett ?

– Bien joué gàri\*, bien joué !

Olga m'a épluché des pruneaux, en les promenant partout sur mon spectre de crooner des ruelles. Elle s'est arrêtée à ma bouche, a avancé ses doigts jusqu'à mes lèvres et m'a glissé en regardant ses boots vernis :

– Un bisou à Olga, vite, un bisou pour essayer !

---

\* gàri : jeune homme, dans le parler marseillais. Mot la plupart du temps affectueux. C'est aussi ainsi qu'on appelle un rat. . .

Pas désagréable ce premier mélange. Chair de poule au creux des cuisses, j'ai rougi. Elle a éclaté de rire, m'a dit « tope là! » et nous sommes allés nous inscrire.

Dans la file d'attente, elle m'a un peu parlé de sa vie.

Ma cavalière, le dernier spectacle payant qu'elle a donné, c'était à l'hypermarché inauguré le mois dernier. Une semaine de festivités au programme d'Olga, recrutée comme danseuse de samba pour animer les rayons en tête de banda. Collants lycra, string tacheté, confettis à poignées. Hanches qui roulent, sourires confits et très vite, bouche qui boude à cause des sifflets obscènes le long des allées. Vingt euros la journée pour déambuler en talons aiguilles devant les caisses claires entre rangées de pâtes, alignements de barils, étals de légumes, armoires à surgelés. Un petit billet bleu pour transpirer sous la perruque frisée et exciter en douceur le client.

Elle a embauché le lundi la danseuse. Le lendemain midi, une main trop insistante sur ses fesses et elle disjonctait. Coup de genou sous la ceinture, coup de coude en pleine nuque, sans un mot, sans un cri. Du propre et du concis. Le manuel irrespectueux a fini ses courses en sang à l'infirmerie du magasin.

Olga, elle est comme moi. Bavarde et fière.

Les rencontres, elle adore. Les apprentissages, elle ne refuse pas. Les stages et les entretiens d'embauche pleins de vide, elle ne supporte plus. Olga et moi, on veut du concret. Attention, pas coûte que coûte. La monnaie on la prend volontiers mais ce qu'on attend surtout tient en un morceau de chanson: "... *du respect pour chaque jour* ...". À première vue pas compliqué. Et pourtant. Les doigts qui déchirent les cols blancs méprisants et les voix qui s'explodent, on les collectionne depuis qu'on a quitté l'école. Alors forcément, on passe de place en place comme on change de chaussettes et les patrons se donnent le mot: « Merci mademoiselle. Désolé jeune homme. Revenez le

mois prochain. Circulez! » Liste rouge. Délit de grande gueule.

Au moins aujourd'hui, ça risque pas de nous arriver.

Ils ont réussi à nous faire taire car un seul mot prononcé signifie non-respect du règlement. Un écart un seul et c'est la mise hors jeu. Illico presto.

Du reste, les choufs\* aux fanions rouges ont déjà commencé à expulser des concurrents trop bavards. Sans deuxième chance ni remboursement de la mise de départ. On est ici pour s'embrasser, ni plus ni moins.

– De la furade\*\*, rien que de la furade mesdames, mesdemoiselles, messieurs! Je ne veux voir qu'une seule bouche! Le boss a élégamment annoncé la couleur en ouvrant le bal. Tout à l'heure, un couple de gamins a été pris en flagrant délit de parole. Le minot semblait tellement ému par le baiser qu'il partageait avec sa princesse qu'il a commencé à la nommer à voix douce, pour savourer les trois syllabes de son prénom :

– Barbara, Barbara, Barbara...

Le jury n'en a pas toléré davantage. Une annonce au micro a déchiré le refrain qui s'échappait de la sono « ... *c'est de vivre au jour le jour, le temps c'est de l'amour* ».

Poursuivis par les caméras, les vigiles ont vite raccompagné les fraudeurs bouleversés dans la zone no baiser. Sans un mot. Du coin de l'œil, j'ai suivi les bannis pris en gros plan sur l'écran géant. Ils se serraient si fort les mains que le blanc de leurs phalanges luisait comme de petits éclairs phosphorescents éparpillés sur les murs des anciens abattoirs.

Olga et moi, on aimerait bien se le raconter ce spectacle, se le commenter épisode par épisode. Pour se distraire un peu du voyage au long cours de nos papilles. On se

---

\* *chouf* : mot emprunté à l'arabe. Guetter, regarder. Un *chouf* est un surveillant, une vigie.

\*\* *furade* : du verbe « *furer* », embrasser sur la bouche.

moquerait même volontiers des membres du jury attablés à leur petit bureau. Tous aussi sexy que des goretts métissés avec des sauterelles. Mais bon, comme on vise la gagne, motus et bouche cousue.

Il n'est pas interdit de danser. C'est même recommandé pour ne pas finir fossilisé. Au début, je n'ai pas osé mais Olga m'a vite convaincu de sa petite langue pointue. Car c'est sa langue qui imprime le rythme. Souple et léger sur les slows et les solos de piano. Nerveux et saccadé sur les salsas et les sursauts d'archets. Ample et profond lorsque le saxo enroule ses phrases et promène ses voyelles jusqu'aux profondeurs de la salle, là où sont parqués les spectateurs. Les paupières mi-closes, je me fonds dans le ressac sucré des lèvres d'Olga et me glisse avec délice dans toutes ses secousses.

Lorsqu'elle n'est plus inspirée ou lorsque je la sens lasse, c'est moi qui lance le tempo. Je m'efforce de ne pas trop la brusquer. Ma langue roule en douceur sur les sillons soyeux de ses lèvres et je lui caresse le dos du bout des ongles. Les hanches d'Olga accompagnent le rythme de ma bouche, ses épaules et ses seins enchaînent, je sens la malice et le désir plisser la courbe ferme de ses pommettes. Nous titubons ensemble jusqu'au bord du fou rire puis nous nous ressaisissons. In extremis.

Il y a cinq minutes, nous avons frôlé le clash avec un couple vêtu de cuir doré façon Far West.

La tête commençait à me tourner, embrumée dans les tièdes alluvions de notre mélange. Olga goûtait ma langue comme une Chupa Chups, mes doigts plongeaient déjà vers le duvet blond de ses fesses, enfin, du creux de ses reins. Du coup, je n'ai plus contrôlé mes foulées et nous sommes allés heurter de plein fouet les crânes crispés de deux jeunes voisins concentrés sur leur roulée. Spontanément, la squaw a hurlé un « merde ! » remarquable, sanctionné sur le champ par le jury. Son compagnon a sorti un cran

d'arrêt quinze centimètres de sa veste à franges et s'est rué sur notre mêlée. Sans perdre le contact avec la bouche d'Olga, j'ai stoppé le trappeur d'une manchette et j'ai réussi à le désarmer. Les vigiles aux fanions vermillon ont pris le relais. La sono a diffusé des bravos préenregistrés. Comme à la télé. À l'intérieur des deux arcs de mes mâchoires, la langue d'Olga applaudissait pour de vrai.

Pour accompagner l'aurore qui pointe aux fenêtres, le boss fait couper les projecteurs et décide de pimenter le show. La sono lâche quelques valse rondement déroulées, histoire de provoquer langueur et déséquilibre chez les marathoniens épuisés. Aussi sec, c'est l'hécatombe sous une pluie de zooms et de plans serrés. Les couples tournent et se télescopent, les bouches se dessoudent, les fanions rouges commencent à pleuvoir sur les grappes molles de duos asphyxiés et dégoûtés.

Nous ne tombons pas dans le piège, Olga et moi. La valse, pour nous, c'est du chinois, alors nous restons figés au pied du chemin de ronde, à l'écart des carambolages meurtriers, maîtres de nos corps, plus que jamais en course pour le haut du podium.

La majorité du troupeau s'est échouée à l'écart de la piste, cueillie en plein vol par Strauss et compagnie. Chemises auréolées, lèvres violettes et cernes beiges, les disqualifiés errent en titubant contre les pilotis de la passerelle. Ils ressemblent à des toupies, à des papillons épingleés aux portes blanches des chambres froides.

Des centaines de spectateurs furieux jurent et exigent du hard rock « pour que ça saigne ! » D'autres, moins nombreux, lancent leurs pouces vers le bas en hurlant « tuez-les ! tuez-les ! » Le téléreporter en transes ne sait plus où donner du « houlala ! »

Au cœur de la petite meute encore en course, Olga reste de glace et me serre contre son ventre. Confiant, je lui caresse

la nuque et m'attarde lentement sur chacune de ses dents. Dans la foulée, la sono calme le jeu et lance une série de slows et de ballades mitonnés à l'américaine :

*"Tenderness... Avalon... They dance alone... Look me in the heart..."*. La petite dizaine de tandems rescapés se replie dare-dare vers le centre de la scène. Les câblés retrouvent des plans larges. Le public marque une pause et file se tasser au comptoir de la buvette. Olga me fait comprendre d'un clin d'œil qu'elle ne refuserait pas un petit chocolat.

Soudain, une cascade de claquements secs secoue les murs. Les vitres explosent les unes après les autres. Un vent glacial s'engouffre avec fureur dans le bâtiment. Instantanément nous frissonnons, Olga et moi.

Les fauteurs de trouble sont des éliminés du marathon, de retour sur les lieux du rêve fracassé. Ils désignent le podium aux amis et aux frères qu'ils ont ramenés du quartier. Boules de pétanque en main, ils sont en train de tout gâcher.

– À l'aide ! C'est un attentat ! C'est un scandale ! hurlent les trois jurés tapissés de sueur rougeâtre des joues aux groins, cramponnés au pactole.

– C'est inouï, c'est du jamais vu, c'est fou ! ose en direct le reporter. Les vigiles s'agrippent à leurs jumelles, à l'affût d'un énième accroc au règlement, d'un énième carton rouge.

– Tout le monde dehors, ouste, on évacue !

Les haut-parleurs crachent leur dernier message avant d'implorer comme des téléviseurs et de s'embraser. À peine le temps d'esquiver une Rofritsch\* et j'aperçois le boss, déjà raide immobile, suspendu à un crochet de boucher, un fanion entre les mâchoires. Deux gardiens zélés qui tentaient de le protéger marinent au beau milieu de petits tas de sciure ensanglantée.

Surtout ne pas faiblir, ne pas se déconcentrer m'ordonne

---

\* Rofritsch : fabricant de boules de pétanque (bleues) à Marseille depuis 1904.

Olga en fredonnant des airs de jazz et de rumba. D'un swing de langue, je lui fais comprendre en souriant que nous sommes le seul couple encore en course et que nous allons bientôt nous offrir enfin du bon temps. Les orbites entrouvertes sur des globes révoltés, elle m'entraîne vers le podium en flammes, me désigne l'aquarium et me happe hors piste.

À la sortie des abattoirs, j'ai senti le mistral s'engouffrer entre mes céramiques puis me tournoyer en rafales autour de la lnette. Les rayons du levant m'ont vite ébloui et une boule de fer m'a stoppé net face à la rade. Impact infect sous les narines. Je me suis écroulé sur la terre dure en appelant au secours. Olga avait disparu parmi les embruns déchaînés.

Ensuite, Marseille est devenue toute noire. Je ne me souviens plus du moindre micron de lumière sur la ville.

Je sais seulement qu'un clocher au loin a commencé à sonner le tocsin et qu'au fond de ma bouche, "*Besame mucho*" patinait comme un poulpe enragé\*.

---

\* *enragé* : se dit d'un hameçon coincé sous un rocher.

## Du miel au bout des doigts

♪ À lire en écoutant

"I didn't know about you", par Thelonius Monk ♪

Je baignais en plein "Chloé meets Gershwin" lorsque Lisa est venue me tendre un petit billet bleuté et parfumé en me chuchotant, la bouche tordue :

– Encore une cagole\* folle de toi, Oscar!

Du regard, je lui ai montré le rebord du Steinway. Elle y a déposé le papier cacheté et s'est éloignée furieuse vers le comptoir du piano-bar.

Lisa c'est ma serveuse préférée. Une de ces métis sensas qui swingue et suce comme une Rolls. Douce et dingue mais peu docile. Idéal pour ne pas se lasser.

Trois mois que nous nous connaissons, depuis mon arrivée à la Vierge Dorée, la cave à jazz la plus en vue de Marseille. Le premier soir, dès que je me suis installé au piano, j'ai senti ses yeux violets posés sur ma bouche, là, tout contre mes lèvres.

– Un petit Mojito Señor Oscar?

Lisa me prend pour un émigré cubain. À cause de mon béret vert olive, de ma peau mate et de mon faux air caribéen. Petite erreur de feeling mais je lui ai tout de suite pardonné. Le rhum et le citron vert la rendent très douce ma Malgache. Et si généreuse une fois notre journée terminée. Je la trouve encore plus délicieuse depuis qu'elle vient me caresser les doigts lorsque je m'assieds à mon Steinway. Elle approche ses cils de mes joues et d'un sourire, me glisse qu'un petit massage ne me fera pas de mal.

– Ça va même vous porter bonheur, Señor Havanero!

---

\*cagole : jeune fille, jeune femme, qui affiche une féminité provocante et vulgaire, selon « Le Robert ».

Lisa me parle souvent espagnol. Elle a des mains d'accoucheuse et le bout des doigts bombé comme un dé de couturier.

La tête contre son épaule, je me laisse masser de la paume aux ongles. Pour saupoudrer la valse de ses pouces, elle m'offre aussi un zeste de son souffle teinté de Cuba Libre. Je le savoure, silencieux et apaisé.

Le problème avec Lisa, c'est sa jalousie aiguisée comme un Laguiole.

Elle ne supporte pas que les clientes me tournent autour et m'invitent à prendre un verre après le service. Aussitôt, les larmes la possèdent et dès que la caisse est bouclée, elle file s'enfermer dans son studio. J'ai beau lui répéter à travers la porte que c'est elle ma gâtée, ma préférée, mon caramel, Lisa se met minable. Je ne dois pas être assez convaincant. Pourtant, un double whisky avec madame avant le dodo, je trouve qu'il n'y a pas mort d'homme, moi.

Ce soir pas de surprise, à la Vierge Dorée, c'est Byzance. Lucette, la patronne, fait carton plein à chaque fois. Vingt ans que la monnaie tinte sur le comptoir cuivré.

Plus une place dans la grande salle aux baies vitrées qui ouvrent sur le port. Peu de connaisseurs et beaucoup de *m'as-tu-vu*. Jeunes bourgeoises à lévrier, rombières emperquées à collier marseillais, veuves éteintes au nez refait, encravatés liftés avec maîtresse, intellos de broussaille avec minot. Je me pince, mais non, ce n'est pas un mirage, il y a même des enfants autour des tables du fond. Tandis que les parents bavardent, ils dégustent leur glace trois boules en boudant ferme, le menton calé dans une main, la petite cuillère en équilibre dans l'autre. L'ennui dégouline de leurs faces propres de gosses de riches.

Discrètement, je leur tire la langue. Avachie à la caisse, près de l'entrée, Lucette n'apprécie pas trop. Elle serre les mâchoires en me menaçant d'un index tremblotant. Du coup,

je calme le jeu et je déroule sur mon clavier. Souple et doux. *"Little piece in C for U"*. Le swing boulegue et je cherche à deviner qui a bien pu me faire porter l'enveloppe bleutée.

Lisa n'a rien voulu me dire d'autre que « tu perds rien pour attendre » avant de s'immerger dans ses courses aux trois "C" : caisse, clients, comptoir.

Scotché au clavier, j'ai beau mener ma ronde vers les fourrures et les sacs en croco, les turbans en feutre et les diamants, chou blanc.

Aucun sourire aux commissures. Aucun clin d'œil coquin. Aucun rond de main qui pourrait revendiquer le billet, à la dérobée.

Encore deux heures avant la fermeture. J'ouvre la parenthèse et me plonge encore plus profond dans la danse des touches, juché sur mon perchoir de star.

Le Steinway trône sur une estrade bleu nuit, au carrefour des deux allées ouvertes par la salle conçue en "T". La patronne m'aurait bien niché dans un coin près du pupitre à tiroir-caisse, le dos tourné aux clients comme mon prédécesseur, mais d'entrée j'ai refusé. Une place centrale, j'ai exigé. Avec une petite piste de danse dessinée en cercle autour du piano.

– Vous vous prenez pour qui ? m'a lancé Lucette très énervée.

– C'est à prendre ou à laisser, madame. Je ne jouerai pas confiné près du radiateur. J'ai passé l'âge du piquet, qu'est-ce que vous en pensez ?

Lucette m'a montré la porte sans sourciller. Je lui ai dit au revoir sans un regard.

Une semaine plus tard, elle envoyait Lisa me déloger du Misty, le piano-bar de mes débuts où je taquinai l'impro tous les matins. À la Vierge Dorée, Lucette avait installé le piano au cœur du bar, encerclé d'une piste de danse en bois clair.

Mon show pouvait commencer.

Derrière mes Oakley argent, rien ne m'échappe. Je guette les rares sourires frais, j'épie les couples et m'amuse de leurs caresses contenues, de leurs disputes convenues. Parfois, je m'attriste des danseurs figés sur le parquet comme de la graisse froide. Le rythme les déserte. Ils se traînent à contretemps, raides et pourtant si volontaires, si appliqués. Pathétiques pantins.

De temps en temps, j'observe le manège discret des sachets blancs échangés sous les tables contre des billets.

Ce soir, un dealer à costume vert s'agite dur entre le téléphone et le bar. Je ne le connais pas, ce marchand de cauchemars. Pourtant, j'en ai vu défiler en trois mois des petits vendeurs. Lucette les tolère forcément. Ils tournent tous au champagne, à l'armagnac ou au Daiquiri.

Les plus assurés tombent leurs lunettes noires et s'ajustent le trois-pièces aux fenêtres du piano-bar, aimantés par leur reflet. Les plus inquiets ne s'assoient jamais. Ils s'autorisent une pause éclair près du piano avant de s'en retourner au sauvage danger des rues abandonnées.

La Vierge Dorée est une escale fragile et calme qui brille pour tous et pour chacun. Même pour ces minots déjà centenaires tant ils promènent de poids aux épaules et de gris aux paupières.

Lisa ne les supporte pas, ne leur parle pas, ne les sert pas.

Lisa les expulserait si elle s'écoutait.

Mais ce soir, ma Malgache a la tête ailleurs.

Elle surveille la pendule et m'ignore depuis l'engatse\* du billet. Même le tempo de mon "Love you madly", à l'instant, ne l'a pas happée de son indifférence.

J'ai bien tenté de l'arraisonner en improvisant un "Lover Man" vigoureux façon Petrucciani, Lisa ne s'est pas déroutée de ce fil ténu et tendu qui la soutient pendant des heures du comptoir aux tables et des tables au percolateur. J'ai eu

---

\* engatse : embrouille, dispute.

envie de ses lèvres et de ses dents contre mes mains. Lorsque la petite aiguille s'est effacée au creux de la grande, je l'ai aperçue au pied du porte-manteaux, en grande discussion avec Lucette. Ensuite, Lisa s'est enroulé les cheveux dans son keffieh et elle a filé sans se retourner.

« *Vous avez du miel au bout des doigts. Venez me rejoindre au Régent. Je vous attendrai chambre cent.* »

À peine envolé le dernier morceau de la soirée, "*I didn't Know about you*" – c'est toujours avec Monk que je prends congé – je décachète le billet bleuté. L'écriture est souple et délicate, mystérieuse et assurée. L'inconnue n'a laissé ni signature ni prénom mais ses derniers mots sonnent comme un aveu :

« *Ne vous éternisez pas après Thelonus. . .* »

La gourmande est une habituée du piano-bar. Dans moins de dix minutes, je saurai si mes doigts ne tremblent pas. Du brouillard sur les quais délaissés et au pied des grues anesthésiées. Sur le Chemin de la Vigie, je longe les ferries et les yachts géants. Il y a plus court jusqu'au Régent mais c'est le trajet que je préfère parce qu'à chaque fois il me vient la colère teintée du souvenir de ces voix anéanties qui traînent parmi les courants d'air. Le port est devenu un boulevard clinquant tourné vers les affaires. Les nouveaux conquérants ont débarqué. Ils s'installent et rêvent à voix haute de fortune en bord de mer. Accent ricain, costumes larges, attaché-case, anglais courant souhaité. Des casinos et des bureaux à la place des bateaux. Par milliers de mètres carrés. Les plans sont suivis au cordeau. Plans sociaux et plans fonciers. Le troisième millénaire pépère s'avance au rythme du dollar et des croisières.

À la lisière du Marseille encore intact, le Régent pointe vers le ciel ses trois étoiles. Grandes fenêtres et balcons à la vénitienne. Pas de groom à l'entrée, il est trop tard. Pas de

Luis non plus. D'habitude le veilleur m'accueille en baillant dans le hall devant sa télé. Là, il a dû monter aux étages faire sa ronde.

Ce soir, je ne prends pas l'ascenseur. La cent est au premier, juste en arrivant sur le palier. L'inconnue a laissé la porte entrouverte et a mis de la musique, valse et jazz mêlés. "*Romantic but not blue*," c'est l'un de mes morceaux préférés. À peine à l'intérieur de la chambre, une ombre se jette sur moi et me cogne ferme à la tête. Je hurle et je m'éboule face à la baie vitrée entrebâillée.

Avant de m'évanouir, j'aperçois Lisa allongée les jambes offertes.

Les mains dans les cheveux, elle ordonne :

– Viens vite mon Luis, viens me donner ton miel !

Lorsque j'ai rouvert les yeux, il faisait jour mais je n'ai vu que du rouge, enfin un peu de blanc aussi, le blanc de mes doigts tranchés éparpillés sur la moquette.

Plus de piano dans l'air, rien que le rire acide des mouettes.

## Caméléon

♪ À lire en écoutant

"Prélude de la 4e suite pour violoncelle seul en ré majeur",  
de Jean-Sébastien Bach, par Mstislav Rostropovich ♪

– Pose-moi ça !

Jambes écartées et pieds rentrés, la main droite au ceinturon, la gauche à fleur de housse, le flic encasquetté prend la pose sheriff sous les yeux de la dame pipi éberluée.

– Pose-moi ça, je te dis ! T'ie sourd ou quoi ?

Cisco n'est pas sourd, je peux le jurer. Simplement englué sur la touche stop.

Debout sur la cuvette des W.C., le regard accroché au carrelage mouillé, il semble plongé dans ce sommeil fier et vertical qu'offrent les statues d'Ousmane Sow. Dans sa main droite, un colt brillant comme un diamant.

Mon premier souvenir de lui s'écrit en blanc et noir.

Nous sommes soldats. Quartier Général des Forces Françaises en Allemagne. Baden-Baden. Renseignements militaires sur l'ennemi venu de l'Est. Lui s'occupe des photos, moi des légendes. Traductions en série pour le compte des yankees.

Un beau dimanche d'ennui, après le chocolat chaud, je l'emmène au jardin public. Échiquier géant peint sur de larges dalles, au carrefour des allées de sapins. Pièces à hauteur d'épaule en plastique dur. Carrés noirs passés et blancs pissieux. Un vrai terrain de jeux.

Jamais approché une reine, le garçon. Incapable de manier la tour. Encore moins le cavalier. Ignorant à cent pour cent.

Il ne connaît que les dames.

Cisco s'assied face aux vieilles joueuses qui tournoient avec lenteur entre les pièces. Chignons bleutés et porte-cigarettes

en ivoire. Il les suit coudes aux genoux, menton calé dans les paumes et tête droite comme au garde à vous.

Il les dévisage jusqu'à la chute du roi, le regard impassible, sans me poser la moindre question, sans que filtre une seule émotion.

Ensuite, il veut me défier, mais le tour est déjà réservé.

– Nous reviendrons demain ! je lui dis.

Et le lendemain, nous faisons le mur pour filer jusqu'au jardin.

La place est libre. Je lui laisse les blancs. Des écureuils s'ébattent le long des troncs. C'est une belle soirée de début d'été qui s'annonce. Le temps n'est plus autant compté.

Cisco me harcèle à petits pas et me pousse peu à peu jusqu'au bord du champ de bataille. Là où les mottes de terre gorgées de sang se dérobent une à une sous les pieds des fantassins. Où la mitraille fait soudain silence pour laisser place à l'apesanteur vertigineuse de l'assaut final.

Échec et mat !

Voilà mon roi laminé, écroulé sur trois cases sous le feu croisé d'une dame et d'un fou.

Les larmes aux yeux et les mâchoires douloureuses, je serre Cisco contre ma poitrine. Malgré la défaite. Je lui tapote les épaules en le félicitant. Il se dégage aussitôt et me propose une revanche.

Un jeune promeneur à lunettes s'interpose. Je flaire le spécialiste. Cisco est invité au combat.

– Vas-y, je lui lance. Tu n'as rien à perdre. Vas-y Cisco, je t'accompagne, je suis à tes côtés.

Impassible, il salue l'ennemi qui se retrousse les manches comme on pèle une banane. Le toss vient de lui octroyer les blancs.

Les mains dans les poches élimées de son bleu de Chine, Cisco laisse venir. Prudent, patient, relax. Je ne l'ai encore jamais vu aussi serein.

Maintenant, autour de l'échiquier, l'air s'alourdit par saccades souples.

Je les sens palpiter au ralenti entre les pièces et me rebondir à la face.

Le match est en train d'attirer du monde.

En quelques minutes, le jardin se dépeuple sur les bords et se noircit au cœur. L'obscur lumière dorée des tableaux de Velasquez rode au-dessus des joueurs.

Un ado en Lederhose\* ose lancer des paris. Il récolte la monnaie au fond d'une casquette de marin. Les sous tintent comme à la messe, lorsque la quête tâtonne entre les fesses et les poches des fidèles. Chaque fois que Cisco déplace une pièce, le public retient sa clameur. Je suis un peu dépassé, je l'avoue. Je tangué au premier rang. Ahuri et exténué. Trop d'ondes à la fois.

D'autant que le roi blanc finit par s'incliner dans une forêt de pièces noires.

Le vaincu à lunettes se nomme Kismarov, il raconte à Cisco qu'en quinze années d'échecs, il n'a jamais connu défaite aussi claire et nette.

Kismarov est grand maître. Mon ami est un génie.

Les échecs, Cisco s'y est adonné presque jusqu'à l'enivrement. Je l'avoue, j'ai vite été dépassé par son jeu aussi implacable que le cobra. Débordé, écrabouillé malgré mes astuces et mes schémas lisses tels des galets.

Du coup, je l'ai délaissé face aux pièces mais je l'ai suivi à chacune de ses parties. À chacun de ses shows au jardin.

Comme un manager attentif et exclusif veille sur son poulain.

Et puis, nous nous sommes pris à penser ensemble à l'après Baden.

La fin de l'automne agitait presque sa menotte.

---

\* *Lederhose* : culotte courte traditionnelle en cuir prisée des Allemands. (*Leder* : cuir, *Hose* : pantalon.)

Je le voyais déjà foncer de capitale en continent, dès l'uniforme remisé, en quête de grands maîtres à défier.

Longs courriers et plateaux-télé. Duels enchaînés sur des scènes de légende.

Je lui racontais le Madison Square Garden, Cassius Clay, Mc Enroe.

– Ta place est là-bas parmi eux, je lui disais.

Presqu'imperturbable, Cisco m'écoutait lui dérouler le générique où son nom prenait la plus grande place sur l'écran de mes rêves.

De temps à autre, il me proposait sa paume pour une tape sèche en guise de ponctuation complice.

Un signe d'acquiescement teinté de détachement.

Jusqu'au jour où le jardin a accueilli un concert pour les fêtes de la Saint-Jean. Je me souviens, le temps d'un après-midi, l'échiquier s'est trouvé recouvert d'une toile bleu outremer où se sont installés les musiciens, sur de petits tabourets de fer forgé.

Cisco s'est assis au premier rang. Forcément. Mais pas du premier jet, non.

Il m'a d'abord fallu le convaincre de délaissier ses cases et ses combinaisons, de remiser ses pièces pour venir se poser un peu.

Les échecs me l'avaient rendu casanier. Presque schizo.

Lorsque le premier violon a lancé le spectacle, Cisco s'est mis à trembler tel un arbuste surpris par les premiers souffles de l'orage. Imperceptiblement. Comme une abeille en veille au bord des pétales offerts sur les pistils.

Comme une femme amoureuse longtemps délaissée, enfin retraversée par le regard brillant de son homme.

C'est aux premières mesures de violoncelle qu'il a commencé à pleurer.

Je l'ai vu respirer par à-coups brefs et répétés, avaler sa salive puis combattre le rictus qui s'emparait de sa face

déchirée d'émotion. Jamais il ne s'était montré si perméable à ses sentiments. Jamais.

Toujours impassible, Cisco m'avait habitué à une extrême maîtrise de ses gestes, comme de ses expressions. Seules ses mâchoires serrées tout au long des parties trahissaient la tension à laquelle il se soumettait pour avancer vers la chute du roi adverse. Mais rien de plus pour accompagner son regard de nettoyeur.

Là, soudain, dans ce jardin baigné par un concerto de Vivaldi, je touchais du doigt que même un tueur peut fondre en larmes et se laisser gagner par la profondeur d'une phrase. Plus rien en lui ne résistait aux déferlantes lancées à sa poursuite par quatre cordes et un archet.

Cisco l'écorché s'abandonnait devant la majesté d'un violoncelle. Foudroyé par la grâce.

La face en proie à un sourire d'ange. Presqu'échec et mat. Les larmes ont inondé ses yeux lorsque l'orchestre s'est lancé dans une suite de Bach. Je le connaissais bien, ce morceau, mon père me l'avait proposé toute mon enfance, les dimanches après le déjeuner.

Il me prenait par la main et nous enfermait dans le noir de la salle à manger en me chuchotant à l'oreille

– Regarde comme c'est beau!

Il était comme ça mon père : peu doué pour la patience au quotidien, souvent nerveux, coléreux, irrité pour un rien, mais plein de délicatesse et de tendresse feutrée lorsque le tourne-disque jouait une merveille ou lorsque de sa bibliothèque il ressortait un recueil de peintures reproduites sur papier glacé. Van Gogh, Monet, Chagall et Gauguin, je les ai savourés très jeune grâce à ce père fier de transmettre.

À la fin du concert, Cisco n'a pas applaudi, non.

Il est resté prostré sur son fauteuil, les yeux clos et le menton à la poitrine, jusqu'à se retrouver tout seul assis au bord du cercle en toile bleue d'où les musiciens avaient disparu, lancés vers d'autres publics et vers d'autres jardins.

Je ne lui ai rien dit, non. Pas un mot, pas une apostrophe. On n'interrompt pas un artiste en pleine mue, même s'il se déchire.

Au bout d'un bon quart d'heure, Cisco s'est redressé et m'a serré dans ses bras. Puis il s'est mis à fredonner la gigue de l'ultime suite de Bach donnée par l'orchestre. La dernière note envolée, il a lâché en mimant le jeu de l'archet :

– De retour à Marseille, je commence le violoncelle !

Je l'aurais bien traité d'illuminé. Je l'aurais volontiers pris et laissé pour un de ces mythomanes qui abreuvent leur monde de versets couleur vent, mais bon, j'ai tenu ma langue, je ne sais trop pourquoi. Lui, il a tenu parole.

Dès qu'il a retrouvé la ville natale, il s'est précipité chez Gaby et Fils, luthiers rue Paradis, et il a passé commande. L'attente, Cisco l'a meublée en se remettant au solfège.

Il a ressorti des cartons les cahiers et la flûte à bec qui l'accompagnaient en cours de musique, l'année de sa troisième chez Madame Sainte-Lucie.

Au terme des révisions, le violoncelle l'espérait dans sa housse ébène et pourpre. Cisco n'allait plus le lâcher, cloîtré dans sa villa, jusqu'au retour de l'été.

De ces neuf mois d'enfermement volontaire, je garde le souvenir de l'absolue passion qui enveloppait la moindre seconde de mes rares visites.

Il me recevait entre deux séances, dans la véranda posée au dessus des rochers blancs qui décoorent Malmousque.

Nous buvions un thé ou un chocolat chaud en croquant des tuiles aux amandes, le préféré de ses biscuits, et puis il regagnait son studio, de l'autre côté de la porte-fenêtre opaque qui me voilait le décor où il se lançait à la découverte de son nouveau monde.

Nous parlions un peu de mes activités, de mes enfants, mais rien sur son apprentissage.

J'avais beau le questionner, c'était toujours la même réponse :

– Je me régale, et ça n'est pas fini. Point barre.

Alors, le jour où il m'a invité à venir m'asseoir tout près de son pupitre et à l'écouter, j'ai d'abord cru à une blague. À une mauvaise plaisanterie avec chute prévisible, du style poisson d'avril.

Et puis, tout a soudain basculé. Cisco m'a guidé jusqu'à un fauteuil de cuir où il m'a prié de me poser, sur un ton mi-tendre, mi-autoritaire.

Ensuite, il a accueilli son instrument entre ses jambes et contre sa poitrine et s'est lancé dans un morceau que je réentends chaque fois que je ferme les yeux et que j'appelle son souvenir.

Bach. La 4<sup>e</sup> suite pour violoncelle seul en ré majeur.

Somptueux. Inouï. Majestueux. Prodigieux même, pour un musicien d'aussi fraîche date.

À peine évanoui l'immense effet de surprise qui me submergea, une fois émergé de ce tourbillon voluptueux et magique qui baignait toute la pièce, j'ai pensé un instant que Cisco était habité à son insu par je ne sais quel pouvoir surnaturel. Comme s'il jouait sous influence, programmé par un ancêtre mélomane désireux de se réinventer un futur.

J'ai ensuite imaginé une puce greffée dans son cerveau.

Une puce gorgée de partitions électroniques, de notes savantes, branchée en direct sur ses dix doigts.

Erreur. Misérable attitude devant tant de talent.

Je m'en suis voulu d'oser suspecter mon ami de tromperie.

Cette deuxième mue, j'ai alors décidé de ne pas tenter davantage de l'expliquer. Sous le charme mystérieux de sa musique, j'ai essayé d'imaginer à travers ses paupières closes la force supplémentaire qui lui ouvrait la voie d'extraordinaires révélations sur lui-même.

Cette puissance secrète qui multipliait à l'infini sa sensibilité.

Et puis, lors de ma visite suivante, je me suis équipé en secret d'un minuscule magnétophone numérique pour

conserver trace de sa grâce, de toute la magie de son jeu. Sans prévenir Cisco, j'ai ensuite confié l'enregistrement au chef d'orchestre de l'Opéra. J'étais curieux de son jugement. Le verdict est tombé par téléphone au bout de quelques jours.

– Votre ami doit donner des récitals, oui, il doit se produire sur scène, jouer, encore jouer, dans les plus grandes et les plus belles salles du monde !

Le chef était subjugué. Il souhaitait rencontrer au plus vite le virtuose.

J'ai organisé l'entrevue sur les hauteurs du Roucas Blanc\*, dans la villa bleutée d'un ancien camarade de lycée.

Cisco devait nous y rejoindre à l'heure du déjeuner.

Nous l'avons attendu jusqu'à la tombée du jour. En vain.

Alors, je me suis souvenu de Baden, des promesses devant l'échiquier géant et de la soudaine bascule vers un autre horizon.

Le lendemain, dans une lettre griffonnée à la va-vite et glissée sous ma porte, Cisco m'apprenait qu'il venait de revendre son violoncelle et qu'il s'envolait le soir même pour New York.

Un autre destin l'y appelait, il ne savait pas encore lequel. J'étais abasourdi, anéanti. Je n'avais rien pressenti de ce nouveau gâchis.

J'ai tant aimé Cisco que sa fuite m'a précipité dans un chagrin aussi désespéré que le blues de mon enfance. Ce blues oppressant où soudain je plongeais lorsque mes fiancées me délaissaient.

À chaque fois, les murs de la chambre semblaient se rétrécir et se rapprocher du lit où je me cloîtrais. Il me fallait alors m'échapper dehors pour respirer. Quelle que soit l'heure et quel que soit le temps.

---

\*Roucas Blanc : « Rocher Blanc ». Quartier construit sur une colline qui surplombe la mer et la Promenade de la Corniche.

Je suis resté une bonne semaine affalé au fond de ma chambre à écouter Bach et Monk. Ma priorité : tenter d'assécher cette tristesse qui prenait un malin plaisir à me dévaler de la tête aux pieds. Lorsque l'engourdissement de mes sens a commencé à s'estomper, j'ai décidé de m'envoler moi aussi pour l'Amérique.

Je ne voulais pas perdre plus longtemps la trace de Cisco. Nous avions trop partagé, nous nous étions toujours gardés si proches que l'oublier m'apparaissait inconcevable, insupportable.

À New York, je l'ai cherché partout. Dans les librairies et les drugstores. Au fond des cabarets et des boîtes de jazz. Près des statues et des parcs ombragés. Au fond des temples et des églises. Le long des avenues et des gratte-ciels. À la sortie des cinémas et des musées. Partout où j'imaginai qu'il pouvait traîner, laisser sa trace d'animal incontrôlable, partout où je sentais que Cisco pouvait promener son inépuisable curiosité.

Je ne l'ai pas retrouvé.

C'est terrible, mais je n'ai pas réussi à l'aimer de toutes mes ondes. Fiasco sur toute la ligne. Impossible de savoir où il s'était amarré et pour quoi faire. Aucun indice, aucune bribe de contact, aucun frisson d'aiguille sur le vumètre. Rien à quoi m'accrocher sinon à ce désir de revoir mon Cisco et d'aller boire ensemble quelques bonnes vieilles bières.

Alors, je suis rentré à Marseille. Défait, misérable et ruiné comme jamais. Incapable de poser le pied sur le moindre rocher sans qu'il ne vienne me frôler de son souffle de fantôme.

Jour après jour, j'ai senti son regard collé à chaque coin de ruelle, rivé à chaque façade.

Comme si Cisco avait décidé de m'accompagner pas à pas dans cette ville qui nous avait toujours protégés.

Étranges hiéroglyphes que ce rire et cette voix, déployés parmi les clameurs enfantines, dans les parcs où je me suis plongé. J'y ai déchiffré un présage. Cisco allait repointer son nez. Il ne pourrait résister aux poussées de spleen et de plaisir que façonne la mémoire. Son escapade outre-Atlantique ne se prolongerait pas au-delà de quelques petits mois. J'ai failli défaillir lorsqu'un avis de télégramme m'est parvenu, un matin où je m'apprêtais à changer de quartier, à la fraîche, histoire de me rapprocher de l'école où nous avions dessiné ensemble nos premières frises. Expédié de Marseille le matin même, le Petit Bleu.  
« *Je t'attends à Saint-Charles, pas très loin des objets trouvés. Dépêche-toi. Signé Cisco.* »

En arrivant à la gare, un murmure sourd m'a happé vers les toilettes, juste à côté de la consigne. Des dizaines de curieux s'entassaient devant la porte. Ils parlaient à voix basse, rivés à une barrière gardée par deux policiers. On aurait dit que des projecteurs éclairaient un tournage à l'intérieur. Pourtant, aucune caméra sur place, aucune perche, aucun attirail de cinéma. J'ai un peu parlementé et puis ma carte bleu blanc rouge m'a aidé à franchir le cordon de sécurité, une fois déclinée mon identité. À peine le temps d'apercevoir Cisco, immobile dans sa tenue blafarde de Pierrot, à peine le temps de lui offrir un petit signe de la main, comme sur un quai lorsque le bateau se met soudain à s'effacer, à peine le temps de constater qu'il ne me répondait pas et qu'il n'avait presque pas changé, les cheveux blancs exceptés, un coup de feu a claqué. Violent, définitif, épouvantable. Le carrelage a rosi. Un gros clou carmin m'a aussitôt traversé le cœur. Dépité, le flic a rangé son arme et m'a tendu une lettre à mon nom.

– Je pouvais pas savoir. Cinq minutes qu'il ne bronchait pas, on aurait dit qu'il me narguait avec son maquillage. J'ai éclaté en sanglots en décachetant l'enveloppe.  
« *C'est mon dernier mot, minot\*, je me lance dans le mime.* »

---

\* *minot* : enfant, petit garçon, même.



## Allo!

♪ À lire en écoutant  
"Ô Sole Mio", par Luciano Pavarotti ♪

D'abord, c'est son chignon décoloré qui m'accroche l'œil. Posée au beau milieu de la terrasse de la cafétéria, une vieille dame à la peau grise avec un chignon : blanc aux racines, coquille d'œuf ailleurs.

Une gueule fatiguée, négligée, engoncée dans un fichu noir. Comme un personnage de BD qui se serait trompé d'époque et qui aurait oublié qu'aujourd'hui, les albums et les films s'écrivent en couleur.

Le visage est buriné, ridé, étranger aux crèmes de beauté. Elle ressemble à une marchande de fruits et légumes attaquée par le gel.

Je l'imagine derrière son étal sur le marché de la Plaine. La brune au coin des lèvres depuis quarante ans. Avec en prime des lunettes aux verres épais comme une loupe de détective. Ils filtrent de gros yeux tristes, au blanc jaunâtre et au contour des paupières rougi par l'excès de tabac.

Je m'assieds en face d'elle, la lame bien au chaud, et j'entame mes carottes râpées, penché sur le journal du jour. Impossible de les parcourir longtemps, les nouvelles. Concentration zéro.

Ma voisine chante. "O Sole Mio"! Et elle le chante si fort cet air napolitain, que ça confine presque au massacre. Je voudrais le lui dire mais je ne peux pas. Je ne sais pas.

Une pause et la voilà qui se met à parler fort. Trop fort. Accrochée à un téléphone portable, elle raconte sa matinée. Sans doute à son homme. Chéri tous les trois mots, ça ne trompe pas.

– J'ai marché pendant deux heures, chéri. Entre Castellane et Belsunce. Les magasins, j'en peux plus, chéri! Vidée, je

suis ! Oui, chéri, je rentre avant la nuit. J'ai encore deux cadeaux à trouver, et puis j'arrive, chéri, promis !

Elle en a de la chance de penser à ses cadeaux.

Noël, moi c'est ma hantise depuis que Nelly est partie avec Lili. Trois ans sans le moindre signe de vie. Rien. Le néant. Le silence. Pas un mot, pas un télégramme, pas un coup de fil. Mortel.

Chaque année lorsqu'arrive décembre, je prends dix ans d'un seul coup.

Je voudrais être aveugle et ne pas voir les magasins de jouets. Ou bien partir en mission au Pôle Nord ou sur la lune pour me changer les idées.

– Marcel, bonjour, c'est Maryse. Je sais pas quoi prendre à Gu. T'aurais une idée ? Rien ? Une casquette ou un chapeau ? Ou plutôt une belle écharpe ? Qu'est-ce que tu en dis, hein ?

Maryse prend à peine le temps de grignoter son jambon beurre emballé dans du papier journal.

Elle effeuille un carnet, un petit agenda à la couverture en sky vert, tout en se grattant l'oreille opposée à celle qui héberge son portable, coincé contre l'épaule.

C'est comme si en parlant, elle cherchait à chaque fois un nouveau correspondant.

Elle en connaît du monde, je me dis. Je l'envie.

Moi, mes seuls amis vivent loin de Marseille et ça fait longtemps que je ne leur ai plus parlé. Depuis qu'on m'a coupé le téléphone pour facture impayée.

Les lettres, c'est trop compliqué. Je ne trouve pas bien les mots. Et puis ça me fait mal aux doigts. J'ai perdu l'habitude du stylo. Un portable, ça serait bien pratique... mais bon... trop cher.

Entre deux bouchées, j'esquisse un sourire, histoire d'entrer en contact. Maryse ne me le rend pas. Commissures trop crispées. Le regard accroché à la nappe, elle semble ne m'avoir même pas entrevu.

Pourtant, lorsque je suis venu m'attabler à ses côtés tout à l'heure, elle m'a salué d'un petit hochement de tête poli.

À présent, Maryse parle et ça lui suffit.

– Prépare le thé, mon chéri, j'arrive. J'ai les jambes toutes gonflées, tu me masseras? Bon, je me pose un peu, et puis je passe te faire un bisou, mon chéri. Je viens te voir. Promis! Un amant. Maryse a un amant. Je rêve. Dans l'état où elle est, impossible!

En tout cas, elle a au moins deux chéris.

C'est étrange comme elle plisse les yeux lorsqu'elle lui dit j'arrive. Du bout des lèvres. On dirait une midinette devant son chanteur préféré.

Je les imagine enlacés sur une piste de danse. Tango ou paso doble. Rien de grave ne peut leur arriver puisqu'ils se serrent et se sourient.

En parlant, Maryse se caresse le sourcil. Dans les deux sens. Elle raconte sa longue promenade en ville et elle joue avec ces poils épais qui lui barrent le front.

Moi, je lorgne vers ce téléphone collé à sa joue droite. Il brille, ce portable d'assez petite taille que Maryse n'a pas lâché depuis trente bonnes minutes maintenant. Il brille comme les souliers vernis de ma Lili. Je me souviens, ils me tapotaient les tempes lorsque je l'asseyais sur ma tête.

– Doucement, je lui disais. Doucement, ma chérie...

Le poulet frites a refroidi. J'irais bien repasser mon assiette au micro-ondes, mais impossible de me détacher de ma voisine qui referme son agenda et se décide à faire un sort à son sandwich.

– Carole, tu crois qu'il va neiger ce soir?

Tiens, Maryse a changé d'interlocuteur. Je n'ai même pas remarqué qu'elle avait composé un nouveau numéro.

– La Noël sans neige, moi j'apprécie moins. Y'a moins de charme, non? Tu me diras, c'est rare à Marseille la neige, mais bon... Je me rappelle un 25 décembre avec cinquante centimètres dans la ruelle. Ouais, cinquante! On s'était

régalé avec mes sœurs. Les boules, les bonshommes à chapeau, les morceaux de charbon pour les yeux. Et puis on avait fabriqué des petits abris en bois pour les oiseaux. Une semaine, la neige avait tenu une semaine. Jusqu'avant le passage au Nouvel An. Qu'est-ce qu'ils ont annoncé pour ce soir à la télé? Tu sais pas? T'ias pas regardé!

– J'aimerais bien qu'il neige moi aussi, je lance. C'est reposant tous ces flocons.

Silence. Maryse poursuit avec sa copine.

J'avale mon flan à la vanille, tranquille, avant de tenter une seconde passerelle :

– En plus, quand il neige, il fait pas froid.

Maryse ne m'entend pas puisqu'elle ne me répond pas.

J'en suis déjà au café qu'elle n'a pas encore réglé son compte à la moitié de son sandwich. Je lui offrirais volontiers à boire.

Si elle acceptait, je lui demanderais de me montrer son portable et de m'expliquer un peu la marche à suivre.

Seulement voilà, je n'ose pas m'incruster dans son intimité. Pas courageux le bonhomme. Dans la vie, faut savoir ce qu'on veut.

– Tu crois qu'il va neiger?

Ça y est! Maryse se décide à me parler.

Bizarre tout de même qu'elle me tutoie et surtout qu'elle ne me regarde pas. Incompréhensible cette obstination, cet entêtement à m'ignorer des yeux, à éviter de les tourner dans ma direction.

– Neiger, je ne crois pas, je lui réponds. Il a fait trop chaud toute la journée. Si les flocons tombent, ils ne tiendront pas.

– Quelle heure tu as, bello?

Aucun rapport avec la question. Maryse reine du slalom.

La voilà repartie pour un face-à-face avec un de ses amis. J'en suis sûr. Elle allume une cigarette et se relance dans une tirade sur ses jambes lourdes, ses achats, sa ville à traverser et tutti quanti.

Je commence à saturer. Ma curiosité s'effiloche.

Le portable brille toujours autant, il me plaît toujours autant, mais j'imagine mal finir l'après-midi en tête à tête avec cette bavarde qui me saoule et me dégoûte un peu avec des doigts jaunis de nicotine et ses taches de gras sur l'agenda. La cigarette écrasée, voilà Maryse qui se lève soudain et quitte la cafétéria.

Le téléphone encore vissé à la tempe. Je sais que je vais la suivre. On ne va pas se quitter comme ça.

Envie de voir dans quel quartier elle vit. Endoume, je crois bien, comme moi, mais je n'en suis pas sûr.

Ce qui m'intrigue surtout, c'est combien de temps elle est capable de prolonger ses conversations sans la moindre pause. Sans la moindre gorgée d'eau.

Dans la rue, je marche vingt bons mètres derrière Maryse, puis je me rapproche, à l'abri des passants. Je la sens crispée. Elle se met à hurler.

Sans doute à cause du bruit ambiant. Le trafic est assez dense cours Belsunce.

– Je vais prendre le quatre-vingt-un ! Le quatre-vingts un, ouais, cours Jean Balard, jusqu'au terminus ! Chui là dans demie heure ! Non, pas deux heures, de - mie - heure !

Un peu dur de la feuille son interlocuteur. Maryse s'énerve et peste contre les cyclos sans pot qui dévalent la Canebière jusqu'au Vieux-Port.

– Les condés, ils pourraient faire quelque chose, tu crois pas ? Et ces jeunes, ils ont pas d'autre amusement dans la vie que leurs mobylettes ?

En arrivant à l'arrêt de bus, c'est contre les trottinettes qu'elle se met à râler.

– Dangereux, trop dangereux ! Les parents, ils laissent leurs minots se balader en ville là-dessus, je comprends pas !

Maryse a le profil d'un radio-reporter, sans cesse en prise sur l'évènement.

En direct ! Elle commente à chaud, elle apostrophe et elle

s'écrie. Elle donne son avis. Peu importe les gens qui l'entourent et qui la dévisagent comme si elle sortait tout droit de sa camisole.

Idem à l'intérieur du quatre-vingt-un. Pas bondé, mais plus beaucoup de places assises. Debout, je reste en retrait et je continue d'être fasciné par cette petite coque en plastique noir que Maryse ne se décide pas à lâcher.

— Non, j'irai pas voter, t'és folle ou quoi!... C'est important de participer? Bè je participerai quand ils arrêteront de flamber avec leurs armes, leurs avions de guerre, et quand ils construiront plutôt des écoles et des hôpitaux! Sinon, macash bono! Maryse éditorialiste maintenant. Je surprends quelques sourires en coin qui me feraient bondir de ma tanière s'il ne fallait pas rester en embuscade. C'est pas le moment de se faire repérer.

Le trolley remonte lentement vers Saint-Victor puis vers la place Saint-Eugène. Je quitte un instant ma star pour regarder la nuit tomber sur ce quartier qui m'a vu naître et où j'ai vécu ma vie d'homme. Jusqu'au départ de Nelly et de Lili. Depuis, j'y passe encore l'essentiel de mes jours et de mes nuits, mais je n'appelle plus ça la vie.

Au terminus, en haut de la rue Pierre Mouren\*, nous ne sommes plus que deux. Maryse descend par l'avant et salue le chauffeur d'un bruyant « Joyeux Noël », sans le regarder. Je sors par l'autre porte.

Il se met à bruiner. Par rafales douces à cause du vent.

— Dommage pour la neige, dit Maryse, j'aurais bien rêvé un peu. Le blanc, j'adore, oui, ça me plaît ce silence qui s'installe à chaque fois. Parfaitement, mon chéri, ça me calme, je voudrais vivre au Pôle Nord, ça ne me dérangerait pas. Et toi, tu irais habiter un igloo? Tu monterais t'installer avec moi sur la banquise?

---

\* Pierre Mouren : héros marseillais de la Résistance au nazisme. Membre du réseau Combat, il est arrêté à 17 ans Cours Julien, conduit à la Gestapo, rue Paradis et meurt en déportation à Dachau à l'âge de 19 ans.

Au fur et à mesure que je me rapproche d'elle, j'ai envie de la serrer dans mes bras et de lui dire que ses rêves me plaisent. Son chignon décoloré luit comme un nid de lucioles. Mais c'est le noir brillant qui me happe, ce noir par où passent les mots, tous les mots, et les belles histoires.

Parvenu à sa hauteur, adieu les sentiments. Je lui glisse la lame sous le menton. Un coup sec et je me sers.

– Allo... allo!...

Je frémis, tétanisé, transi : l'objet tout chaud est une coquille creuse, sans batterie, les touches inertes. C'est un jouet, un portable factice que je tiens en main et que je lui tends en grimaçant.

Le cou et le chignon en sang, Maryse ne me regarde toujours pas.

Elle a les yeux rivés à son téléphone d'enfant.



## Pour l'instant c'est un sans faute

♪ À lire en écoutant  
"La Vida Tómbola", par Manu Chao ♪

Un morceau de glace gris acier me brûle l'index droit.  
Pas de répit pour mon âme de pauvre joueur. La piqûre se  
hasarde entre la première et la deuxième phalange, là où  
la pression est la plus forte. Je frissonne car il se fait tard.  
Depuis le début de la nuit, Python Élite en main, je tente  
de tuer le temps.  
Pour l'instant, c'est un sans faute.

L'automne dernier, j'ai été amputé du pied gauche après un  
accident de moto.

Une banale histoire de feu orange sanguine qui vire au rouge  
raisin. Un fait divers de routine à un carrefour familial mille  
fois traversé. Trois lignes dans le journal du lendemain. Et  
basta.

Parechoc contre cheville, une percussion sèche et rapeuse  
contre ma chaussure, du sang, beaucoup de sang sur la  
chaussée et mes larmes fraîches sur le goudron de septembre  
encore brûlant.

Après, je ne me souviens plus bien.

Je réentends seulement les gabians\* hurler au-dessus des  
pointus et puis des bribes de phrases humaines : marins-  
pompiers<sup>6</sup>... moi un sachet plastique... portefeuille... le  
gardez?... si jeune!... pas arrêté, vous vous rendez compte!

À l'hôpital, ils n'ont pas été plus malins que la gangrène.

Ils n'ont pu me sauver ni le pied ni le mollet. En dessous du  
genou, tout a disparu. Pour éviter de couper, il aurait fallu  
me plonger tout de suite la jambe dans la glace.

---

\*gabian : oiseau familier à Marseille, il doit sans doute son nom à l'Italien « gabbiano » qui  
signifie goéland.

Je transporte rarement de la glace sur ma moto.  
En salle de réveil, l'infirmière m'a sorti du brouillard en me pinçant les joues. J'ai pris vingt ans d'un seul coup.  
Plus tard, dans la chambre, le chirurgien est venu me dire soyez courageux Monsieur Ibrahim. Il m'a tapoté l'épaule avec un rictus de rapace repu. Je lui ai craché au visage. Il a fui en haussant les épaules.

Je l'aurais bien expulsé à coups de pieds. Hélas, fini le temps des reprises de volée. Envolée l'époque des matches à la vie à la mort sur les parkings, les places et les allées. Dans la cour de l'école aussi.

J'en ai marqué des buts à la récré.

Des beaux, des boulets, des tout en finesse et des pénos\*.  
Le ballon, c'était ma joie de chaque jour, ma folie, mon obsession, mon premier amour.

Bonnet d'âne en classe, champion sous le préau. Dix fautes par dictée, presque autant de buts par match. Un phénomène, un attaquant hors pair à la chambre tapissée de posters. Un goléador\*\* à la Maradona. Vif, souple, puissant, fantaisiste et doté d'un pied gauche en or. Oui, sans me vanter, en or.

Clic, clic, clic, clic!

La prochaine fois, il faudra que je le graisse un peu.  
Le barillet roule comme une grosse bille gelée. Il tourne sur lui-même telle une mappemonde affolée. Ma main ne tremble presque pas. Le sommeil me brûle un peu les paupières mais les yeux restent tendus vers le plafond. Une lumière blanche y miroite, s'y installe, disparaît puis revient. On dirait le spectre luisant d'un phare de haute mer.

Le premier jour, lorsque Nina est entrée dans la chambre, j'étais en train de hurler en cherchant mon salut dans le tiroir de la table de nuit.

---

\* péno : - y'a péno ! Il y a penalty !

\*\* goleador : buteur. « Cannoniere » en italien.

Le chirurgien avait donné ses ordres : plus une goutte de calmant dans le sang de ce mécréant. Depuis une bonne heure, la morsure qui tournoyait autour du moignon s'était propagée jusqu'au cœur de mon cerveau et je gisais en nage à la surface du lit, humilié, écartelé.

Nina la douce a su trouver les mots justes et le bon produit pour me délivrer du supplice, mais pas le regard. Pas une fois elle ne s'est hasardée vers mes yeux. Dès qu'elle a franchi la porte, je l'ai sentie en suspens, presque en fuite. Présente par devoir et abandonnée par son désir. Comme si l'absence définitive d'une partie de mon corps la plaçait désormais face à un inconnu.

Lorsque la morphine a commencé à glisser vers mes cellules, j'ai prié Nina de s'en aller.

L'hôpital m'a supporté deux longs mois.

J'en ai encore le goût de gaze et d'éther à la gorge. Deux mois à m'arracher les pansements, à maudire ce sang de misère aussi poreux qu'un mauvais buvard, à côtoyer l'obs-cure saveur des doses analgésiques.

Deux mois à endurer les visites des proches, toujours attentionnés avec leurs chocolats, leurs magazines de foot et leurs bouquets de fleurs. Des fleurs pour ce pauvre Ibrahim ! Gentils les amis, mais tellement crispants avec leurs questions :

– Tu n'as pas trop mal ? Les infirmières sont gentilles ? As-tu assez chaud ? Ou leurs recommandations : mange Ibrahim, il faut manger pour retrouver des forces. Épuisant.

Un après-midi, j'ai décidé de prendre sur moi, pour une fois. J'ai coiffé mon moignon d'un bonnet de marin et je me suis mis à jouer commandant Guignol, caché derrière le flot des couvertures. Silence dans l'assistance. Pas un éclat de rire. La famille pleurnichait et les copains n'en menaient pas large. J'ai remballé mon reste de jambe et le sommeil m'a essoré aussi sec.

– Tourne, tourne entre mes petits doigts joli Python !  
Laisse-moi encore frotter ma joue à ton bronzage Royal Blue. Encore un peu de patience et tu rejoindras le fourreau ou le carreau.

La longue et lente glissade vers le néant n'a vraiment débuté qu'à mon retour à la maison.

J'aurais aimé reprendre tout de suite le travail au magasin, enfin le plus tôt possible. Il me tardait de retrouver l'ambiance de la boucherie, les collègues souvent taquins avec les clients, les clients souvent à court d'argent, l'argent qui depuis longtemps s'était fait rare dans ce quartier de la Porte d'Aix.

La boucherie m'avait accueilli encore minot, apprenti préposé au balai. Une année à mariner dans la sciure, à lorgner sur les couteaux des commis et des abatteurs, avant d'être autorisé par le patron à tâter moi aussi de la lame.

Moi, boucher, je ne sais faire que ça.

Depuis bientôt trente ans, c'est pour la douce caresse des bêtes que je fais sonner mon radio-réveil tous les matins.

Dépecer ces cuisseaux, palper cette chair chaude, la tailler, la parer ou l'émincer me donne de la force, du désir, de l'imagination et du plaisir. Peut-être parce que c'est là, entre rangées de macreuse, de gîte et de rumsteck que nous nous sommes souri pour la première fois. Nina était venue chercher un tournedos.

Aujourd'hui, elle a perdu la mémoire et peut-être découvert la honte. Elle s'est liguée avec la médecine pour m'empêcher de retourner à mes carcasses.

– Voyons Ibrahim, on n'a jamais vu un boucher unijambiste, m'a lancé le bon docteur de famille dès sa première visite. Il a pris un coup de béquille dans la bouche et a filé tout droit chez son prothésiste.

Dans l'heure qui a suivi, Nina m'a fait interner chez les fous.

À la clinique des Roses, je me suis initié sans tarder aux camisoles en tous genres.

D'abord j'ai enfilé des tuniques en tissu renforcé tendance kimono, livrées en chambre simple tapissée de carrelage blanc.

Ensuite il m'a fallu goûter à des cocktails chimiques façon bonbons multicolores, distribués avec carafe d'eau par de grands infirmiers cachés derrière leurs lunettes.

Silence en permanence, visites interdites, régime minceur, j'ai apprécié l'ambiance de ma cellule. Idéale pour décompresser et reprendre pied après l'épisode outrage à caducée.

Une fois mes repères trouvés parmi ce ramassis de vieillards, de malades mentaux et de blouses blanches, j'ai perfectionné l'apprentissage des béquilles, en attendant la bonne prothèse. Une séance de trois heures le matin, et puis repos jusqu'au lendemain.

À ce rythme-là, mes progrès m'ont rapidement donné des idées.

Les après-midi, je les ai consacrées à des virées en ville, avec la complicité de Sœur Thérèse, une nonne gourmande préposée à la chorale des Roses. C'est pas pour me vanter, j'ai toujours chanté juste et ma voix a toujours eu du succès. À l'école déjà, puis au magasin auprès des clients. Ce qui me rendait digne de la chorale. La direction avait cédé à sa volonté. En échange de chocolat, elle couvrait mes escapades.

J'ai passé ainsi des heures et des heures à errer dans ma ville, livide et silencieux alors qu'à la clinique, on me croyait en train de chanter.

Pendant des semaines, j'ai traîné mes souvenirs de valide le long des lieux de l'enfance : les quais envahis de pigeons, la rue pentue de mon école, les matches de ballon au Vélodrome avec mon grand-père, les petits chevaux de bois du jardin du Pharo, le salon de thé favori de ma mère après les achats du samedi, les parties de boules sur la place avec les collègues.

Je suis aussi retourné bavarder avec mes copains bouchers en n'oubliant pas de reconstituer mon stock de chocolat avant de rentrer chez mes fous, les aisselles en feu et le dos lézardé de crampes.

Et puis un jour, j'ai été dénoncé. Par qui ? Je ne le saurai jamais.

Le directeur de la clinique a aussitôt remercié Sœur Thérèse, bien trop friande de noir amer. J'ai été placé en isolement total pendant trente jours avant de retourner à l'hôpital.

Un claquement sec me cloue au carreau.

La brûlure à l'index a disparu et le sang dévale de mes dents. J'aperçois le chirurgien s'approcher du lit, ramasser mon Python et m'annoncer en souriant :

– Votre prothèse est prête, Monsieur Ibrahim, vous repassez sur le billard ce matin.

## Tenir côte que coûte

♪ À lire en écoutant  
"Bàjjan", par Youssou Ndour ♪

C'est mon nouveau métier.  
J'ai commencé il y a un mois.  
Pour l'instant, je tiens bon, Yaye\*. Je serre les dents comme  
tu me l'as appris.  
Je sais enfin pourquoi il me faut mettre le nez dehors tous  
les matins. Il était temps.  
C'est la première place que je décroche depuis mon arrivée  
en France cet été.  
Je crois bien que Marseille me porte chance.

Ici aussi, je fais un travail de plein air.  
Moins dur que la récolte de l'arachide, mais plus stressant.  
Chaque jour, je me tiens prêt avant que les premiers clients  
n'arrivent et je guette la remontée du rideau roulant.  
J'aurais préféré commencer à la belle saison, mais bon, on  
ne peut pas gagner sur tous les tableaux.  
En ce moment, il gèle rude, partout dans le sud.  
Rien à voir avec Ndianda<sup>7</sup>, mais ici, comme les rues sont  
moins étroites, le vent avale l'espace, s'installe et slalome  
partout.  
Tu verrais à quelle vitesse le mistral déboule dès que le  
soleil est levé, j'ai parfois du mal à rester debout.  
Lorsque je me pointe, à l'aube, je te bénis, Yaye.  
Sans le bonnet, le gros pull et les gants que tu m'as expédiés,  
je n'aurais pas pu tenir. J'aurais déjà déclaré forfait face à  
la concurrence.

---

\*Yaye : maman en wolof.

Mon métier, c'est la compétition à l'état pur.  
Pas de garantie de l'emploi. La place se gagne chaque jour.  
Pied à pied.  
En fait, il s'agit surtout de savoir anticiper et d'arriver avant  
les autres. Sinon, c'est mort jusqu'au lendemain.  
L'autre jour, un petit trapu m'a coiffé sur le fil, boulevard  
de la Libération.  
Pour quelques secondes, j'ai perdu le job.  
Je lui ai proposé de travailler à deux, ensemble ou chacun  
son tour, bref de partager.  
Tu parles. Il m'a fait un bras d'honneur en me traitant de  
sale nègre.  
Fair play, j'ai tourné les talons.  
J'ai patienté toute la journée.  
Le soir, je l'ai pisté jusqu'à sa chambre d'hôtel, en plein  
centre-ville.  
Je lui ai collé une série direct du gauche, crochet du droit,  
uppercut et puis je suis rentré au foyer.  
Un adversaire en moins sur le marché.  
Ça lui apprendra à me manquer de respect.  
Depuis, changement de tactique : je m'entraîne à couper  
la ligne en tête.  
Je fais sonner le réveil une bonne heure avant l'ouverture.  
C'est plus prudent.  
Plus fatiguant aussi, mais il faut savoir ce que l'on veut.  
Pour l'instant, je résiste bien. J'en suis à mon deuxième  
bureau de Poste en quatre semaines.

J'aimerais bien en dénicher un au bord de la mer.  
Je me suis renseigné, il paraît qu'il n'y en a pas. Dommage.  
Ça ne me déplairait pas de travailler un jour avec vue sur l'horizon.  
Mais bon, tu te doutes bien que je ne suis pas le seul.  
De toute façon, je n'ai pas le temps de chercher.  
Le dimanche, je pourrais aller fouiner à droite à gauche, mais  
je préfère aller voir la mer, histoire de me changer les idées.

Je me promène sur une longue avenue qui surplombe la rade. Les Marseillais l'appellent la Corniche. Je m'y dégourdis les jambes. Toute la semaine debout sur place, j'ai besoin de bouger. Je marche des heures en regardant les bateaux. Je rêve d'embarquer un jour pour la Corse. On m'a dit que c'est un très beau pays.

Ce que j'appréhende encore, c'est le contact avec la clientèle. Figure-toi Yaye, que la plupart des gens font semblant de ne pas me voir – tous me frôlent pourtant le plus souvent – comme si je n'existais pas, comme si je n'étais pas utile. Au début, j'en aurais pleuré, tu sais ? Je rentrais dans ma chambre, laminé de colère et d'incompréhension. Lorsque j'en ai eu marre de m'empoisonner les soirées, j'ai pris deux décisions : d'abord, apprendre à sourire. Ensuite, me remettre à la boxe.

Les risettes, c'est devant la glace de la salle de bains que je les répète. Une demi-heure, pas plus. Avant de me coucher, ça me met de bonne humeur.

Je m'exerce à dire bonjour en souriant et à saluer poliment. Je t'imagines me souriant avec amour.

La politesse, c'est la base du métier.

Pour l'instant, l'entraînement n'a pas encore porté ses fruits. Les clients m'ignorent toujours autant. Certains, sans me regarder, se moquent de mon accent.

Seules quelques vieilles personnes semblent être sensibles à mes services. Au travail bien fait.

Elles me récompensent de temps en temps, avec en prime un mot gentil, un encouragement. Parfois même un cadeau. Une dame m'a offert un livre avant-hier.

Tu te rends compte Yaye, un livre !

Je crois qu'il raconte l'histoire de Marseille depuis le début du siècle. Enfin, c'est ce que j'ai compris lorsque la vieille femme me l'a glissé dans la main. Elle m'a murmuré :

– J'étais toute petite à l'époque où le livre commence.  
Je n'ai rien réussi à déchiffrer, enfin, à peine quelques mots : « colonies », « port », « étrangers », « guerre » ou « communiste ».

Heureusement, les photos sont superbes. Toutes en noir et blanc. Il y a des portraits d'enfants, d'ouvriers et de soldats. Des instantanés d'amoureux qui s'embrassent. Des scènes de bateaux sur le départ. Et puis des matches de football. Dès que je peux, je me procure un dictionnaire.

À la salle de boxe, pas besoin de traduction.

On se comprend tous facile.

Il faut dire qu'on ne parle pas beaucoup. On écoute surtout. Monsieur Richard, l'entraîneur, est un ancien champion d'Europe des moyens. D'origine grecque je crois. Très bavard. Il nous fait travailler dur sur fond de musique rap et de mbalax\*.

Son ring, il l'a installé dans l'arrière-salle d'un bar.

À chaque séance, on a des spectateurs. Tous des passionnés. Ils m'encouragent et m'applaudissent lorsque j'enchaîne de belles séries. Les Marseillais sont connaisseurs.

Monsieur Richard semble satisfait de moi.

Il m'a promis un premier combat amateur pour le printemps.

D'ici là, il faut que je travaille dur pour me payer les gants.

Au rythme où rentre l'argent, je ne suis pas sûr de pouvoir être prêt dans les délais.

Demain dimanche, Yaye, je ne me promènerai pas au bord de la mer.

Je me lèverai tôt et j'irai à l'église du Sacré-Cœur, ça me changera de la Poste, rue de Rome.

Les portes, pas besoin de les tenir en permanence et de guetter le va-et-vient des clients.

---

\* Mbalax : type de musique dansante et rythmée très populaire au Sénégal, basée sur les percussions.

Là, c'est à la sortie de la messe qu'il faut bien faire son métier.  
Et il paraît que les gens sont plus généreux...



## Sur de bons rails

♪ À lire en écoutant  
"Domwnbound Train", par Bruce Springsteen ♪

En quittant mon squat ce matin, je crois bien que c'était le matin car mes yeux pesaient dix kilos chacun comme après chacune de mes nuits – ça m'arrive aussi d'avoir la tête qui cogne et bourdonne et résonne en plein jour à cause de cette lumière blanche qui vient racler ma face de raté – donc en sortant de mon placard à poubelles en pied d'immeuble, j'ai eu comme une apparition : deux petites lanternes rouges éclairaient toutes les collines de Marseille et s'éloignaient vers le nord à l'arrière d'un fantôme arqué comme un porche roman et noyé dans l'obscurité.

Pour une fois, je n'ai pas zappé.  
Depuis la fermeture des abattoirs, mes journées sont de plus en plus peuplées de rêves qui s'impriment en traître aux creux de mes paupières, mais à chaque fois, j'empile le tout dans les cartons de ma mémoire et je clique sur vider. Les copains me rabâchent que je ne devrais pas, que la vie ça se regarde en face. Je les envoie au diable en leur disant que l'envie m'a fui. Effacer me repose. Il y a longtemps que je ne crois plus aux signes avant-coureurs et aux images prémonitoires.

Pourtant ce matin, oui j'en suis sûr maintenant c'était le matin parce que les poubelles étaient vides – ici les éboueurs passent tard le soir vers onze heures, d'ailleurs ils me réveillent à chaque fois et je peine à me rendormir – j'ai décidé de ne pas rouvrir les yeux tout de suite, d'écouter le crissement des roues du fantôme sur les rails et de suivre les deux halos rouges qui m'invitaient à quitter Marseille.

D'habitude lorsque le tintamarre de la rue me cueille au sortir des couvertures, je descends vers la mer pour retrouver ma crique.

C'est une anse de galets truffée d'algues noires au pied du pont de la Fausse Monnaie<sup>8</sup>. J'y accède par le sentier du Petit Nice. Je le connais par cœur ce sentier. Il longe les rochers, serpente entre les maisons de riches et chute au pied de deux arches rondes et blanches sous la Corniche. La première abrite un garage à barques et canoés sur trois étages avec ponton glissant et débarcadère rouillé. L'autre arche ouvre sur un entassement de cabanons mi-bois mi-ciment, en surplomb. Tous les jours, je me glisse entre les coques et à l'abri du vent, je regarde la maison de mon enfance coincée entre un figuier géant et un ex-voto en terre cuite. Je ne sais si elle est encore habitée, les volets sont toujours clos. Dans la maison d'à côté, les fenêtres massacrées après mon expulsion claquent au passage des chats et s'ouvrent sur des rameaux de ronce brune.

Aujourd'hui, sans hésiter, j'ai tourné le dos à ma crique et j'ai filé vers la gare. Prendre le premier train, je me suis répété. Ne pas lambiner. Monter dans le premier wagon qui s'offre à moi en bout de quai côté butoir.

Peu importe la destination. Pourvu que je suive à distance les deux loupiotes en queue de rame, tranchantes comme des soucoupes, parallèles et figées au dessus des voies teintées café noir.

En avançant rue d'Endoume, j'ai senti que les passants accéléraient l'allure en me croisant. D'ordinaire, les gens me dévisagent, me saluent, m'apostrophent en souriant.

Ils me connaissent bien. J'ai toujours vécu ici et même après mon divorce, j'ai choisi de rester au quartier.

Tout à l'heure, pour la première fois, je me suis senti hors jeu. Je sais bien que trimbaler les sachets en plastique qui me servent de cache-bouteilles me donne un air d'épouvantail

lesté par des ballons éclatés mais cela n'a jamais effrayé quiconque. Même les enfants viennent toujours me proposer de l'aide.

Là, plus personne à portée de regard. Plus le moindre minot à mes basques.

J'ai mis ça sur le compte de l'odeur. Depuis mes derniers bains de mer, en octobre, je ne sens pas bon, mais vraiment pas bon. Du moins c'est ce que je comprends lorsque les gamins hurlent sur mon passage « Pouh ! pouh ! pouh ! » en se bouchant les narines. Je ne peux m'en rendre compte car j'ai perdu l'odorat en perdant mon boulot. Des copains ont perdu la voix, d'autres la vue, moi c'est l'odorat qui est fichu. Je ne sens plus rien du tout mais je sais bien que je pue. La faute aussi à ces ordures qui capitonnet mon logis. À ces semaines empilées sans douche, sans brosse ni dentifrice.

J'ai définitivement perdu le goût de l'eau.

Je me suis donc avancé dans cette rue pentue qui descend jusqu'à l'Abbaye de Saint-Victor<sup>9</sup> et ouvre sur le Vieux-Port. En longeant les magasins décorés pour Noël – les vitrines que je préfère sont celles avec les guirlandes qui clignotent sur les petits sapins en plastique vert –, j'ai imaginé mon cadeau, à l'autre bout des rails.

Arrivé près des bateaux, je me suis fondu dans la foule des Marseillais qui choisissent les quais pour rythmer leur journée : retraités bavards, lycéens fatigués, travestis atomisés, vendeurs de cacahuètes aphones, copines de bureau toujours fardées, pêcheurs à la ligne obstinés, marchandes de poisson désabusées, dealers aux aguets, jeunes mamans épuisées, photographes timides, joueurs de boules à casquette, beurettes décolorées, cantonniers à ciré fluo, sans domicile en errance comme moi.

Le cœur de la ville attire ses enfants. Il les aime tous sur le bronze de sa médaille centrale. À tous il raconte que

c'est sur ce rivage que Marseille a vu le jour. Il leur parle d'amour. Et même si la vie n'est pas forcément douce pour qui passe par ici, ce Vieux-Port vingt six fois centenaire reste le carrefour des installés comme des égarés.

J'aurais bien flâné un peu sur les pannes entre pointus\* et catamarans mais je ne me suis pas attardé. La peur de rater le rendez-vous m'a serré le ventre. J'ai filé vers la gare et ses deux lanternes rouges, tout là-haut. Le vermillon commençait à baver un peu sur le noir.

La pluie s'est mise à tomber, sans prévenir. Abondante et puissante. Une averse grise et glacée. Ici, les averses de décembre figent les visages et affolent les voitures. J'ai tenté de me réfugier sous l'auvent d'un camion à pizza mais le patron m'a hurlé :

– Casse-toi, chui pas abribus, allez dégage !

À la station de métro Noailles, personne ne m'a chassé. J'ai pu me mettre au sec parmi les petits macs, le temps de guetter une éclaircie adossé au photomaton. J'ai attendu longtemps, empêtré dans le sommeil, avachi sur mes sachets. Je suis reparti lorsque les oiseaux m'ont réveillé. Ils s'étaient remis à piailler sur les platanes. La pluie avait renoncé. Dans la rue, la lumière s'était estompée. Le jour s'échappait en douce.

Les escaliers de la gare. Enfin.

On y vient même du Japon pour poser enlacé avec la fiancée. On y campe son chevalet à l'aplomb des toits. L'œil s'offre la ville en panoramique. Marseille semble à portée de doigts. On la goûte à larges lampées.

J'arrive très essoufflé au pied des marches, cent quatre marches fières comme des montagnes. Un photographe s'acharne. Je ne comprends pas pourquoi. Il me mitraille et je l'insulte. Il continue. Je n'ai pas la force de l'en empêcher.

---

\* *pointu* : barque de pêche traditionnelle de Méditerranée, appelée aussi « barquette » ou « bette » à Marseille.

Personne ne se mêle de notre querelle.

Je me souviens des rassemblements joyeux de l'an passé, ici face à la police avant de descendre manifester pour la prime de Noël. Les plus gros défilés de France. Les plus puissants, les plus enthousiastes. Passée la flambée de solidarité, les grands gels de janvier ont englouti l'espoir de quelques poignées de billets. Chacun est rentré dans son quartier. Moi, je me suis retiré dans ma crique auprès des cabanons et des canoés. Les poubelles sont arrivées après, lorsqu'on m'a chassé du pont de la Fausse Monnaie. Je squattais la maison à côté du cabanon de mon enfance. Les voisins m'ont supporté les trois mois d'été. Pas davantage.

Tout en haut des escaliers, j'offre un dernier baiser à la vierge dorée. En pénétrant dans le grand hall de Saint-Charles, je sens que le jeu de piste s'achève. Le départ est plus proche que jamais. Vite, chercher le bon indice. Je me fie aux guirlandes argentées qui me happent vers une voiture, là-bas, en bout de quai, au fond de la gare, à l'écart des voies principales. C'est bien plus lumineux que dans mon rêve.

Devant les deux lanternes rouges, un groupe de retraités m'accueille sans un mot mais avec de gentils sourires. Il y a même de la musique autour du train. La tête me tourne comme sur un manège. Violon, bandonéon, saxo et clarinette. À l'intérieur, dans de grands plats ronds posés sur des tables de camping, tremblote du bouillon de légumes. Il y a aussi des raviolis. Je m'accroche aux premiers sièges, le wagon est déjà presque bondé. Je cherche le contrôleur et ne comprends pas pourquoi des assiettes fument, là-bas tout au fond. Quelques jeunes en treillis kaki s'agitent la louche à la main et servent les passagers muets. Très peu de femmes seront du voyage. Seulement quelques adolescentes gominées aux ongles sales comme des serpillières. Elles me regardent mais c'est comme si j'étais transparent. Leurs

yeux se traînent au-delà de ma silhouette et s'échouent contre les fenêtres, collés à la lueur lourde du crépuscule. Je demande si elles savent à quelle heure on quitte Marseille. Elles éclatent de rire en se collant l'index à la tempe.

J'ai attaqué la soupe mais aux raviolis, j'ai très vite calé. Toujours pas de contrôleur. Un petit vieux à moustaches qui m'observait depuis le début s'est approché et m'a glissé à l'oreille, tout en douceur :

– N'ayez crainte, nous restons là jusqu'à la fin de l'hiver. Vous savez, vous aurez le temps de vous poser un peu. Le Monsieur porte un badge des Trains du cœur épinglé au pull-over.

## Mystère rouge sang

♪ À lire en écoutant

"Aux enfants de la chance", par Serge Gainsbourg ♪

Cette histoire est mon histoire. L'histoire d'un échec, d'un naufrage, d'une éternelle absence...

On vient de taper à ma porte. Une plainte accompagnée de coups de poing saccadés. Peu assurés. Presque timides. Je sursaute et me glisse en silence dans mes pantoufles en lançant un coup d'œil dehors. C'est la première fois depuis mon arrivée ici, dans ce vieil immeuble de la rue des Belles Écuelles, que l'on vient me sortir du rythme lent de journées sans désir, sans projet, sans autre plaisir que celui d'écouter, posée sur la gouttière d'en face, la tourterelle gémir.

Il me semble maintenant que des doigts raclent la porte de haut en bas. De peur de faire craquer le plancher, je reste immobile devant le balcon véranda où s'affiche un grand ciel *caeruleum*\*. Le mistral qui n'a pas cessé de la nuit glace le panorama offert sur la rue. J'aperçois en bas la face figée des passants qui déjà avancent comme au ralenti. Courbés sous un invisible fardeau, ils marchent vers l'embauche en grappes grises dans la lumière orangée de ce matin de mai.

Le frottement des ongles sur la porte en bois s'évanouit peu à peu, là à gauche, tandis que vibrent les vitres ébranlées par les rafales qui secouent tout ce qu'elles trouvent sur leur passage. Le sifflement du vent va crescendo. De l'autre côté de la porte, je ne distingue plus la moindre once de gémissement mais je n'ose aller ouvrir. En fait, j'hésite entre me

---

\* *caeruleum* : bleu azur, bleu ciel, connu aussi sous le nom de bleu céleste.

recoucher comme si ces coups et ces raclements n'avaient jamais existé, et passer la tête dans le couloir, histoire de savoir qui a osé me priver quelques minutes du chant de la tourterelle.

Elle est venue se poser un soir sur le long séquoia qui trône en face de mes fenêtres, arrimé dans je ne sais quel carré de terre en contrebas. J'ai déposé quelques miettes de pain pour la nuit près de la fenêtre et depuis, elle vient me rendre visite lorsque point la première lueur de l'aube. L'oiseau est arrivé le jour où j'ai emménagé dans l'appartement, le seul logis bon marché que j'ai pu dénicher une fois expulsé de ma maison natale.

– Le quartier va être rasé pour construire des bureaux, il faut s'en aller, m'avait lancé un peu gêné le policier venu me demander de dégager, sans plus d'explication. Du coup, des centaines de familles qui vivaient là depuis la fin de la guerre ont dû émigrer de force vers la périphérie de Marseille.

Elles s'étaient installées au quartier depuis le retour des déportés et la tonte honteuse des amoureuses de soldats allemands. Ces familles étaient nombreuses souvent. Modestes toujours. Attachées à l'ambiance de leur rue. Elles vivaient ensemble, partageaient le pain, la soupe et le vin. Les hommes trinquaient à la santé du port. Les femmes câlinaient les minots. Les parents discutaient longtemps le soir après la soupe, assis sur les pas de porte. Les enfants jouaient ensemble aux osselets, au ballon et aux carrioles pour dévaler la rue jusqu'à l'heure de filer au lit parce que le lendemain il y avait école. Les paupières lourdes mais la tête encore dans la rue, nous nous laissions bercer ensuite par la voix des grands qui filtrait à travers les volets et nous accompagnait jusqu'au sommeil.

Avant l'entrée en piste des bulldozers, il m'a donc fallu déguerpir. J'ai atterri ici, dans cette rue sombre et humide où

ne passe presque jamais personne, hormis les travailleurs matinaux, de plus en plus rares, et les jeunes carbonisés à la colle ou au speedcake, la nouvelle drogue en vogue à Marseille, où la vie bien souvent a laissé la place à la survie.

Le silence s'est donc réinstallé dans l'immeuble. La tourterelle s'est tue. Je soulève doucement le loquet de ma porte d'entrée comme s'il fallait ne réveiller personne. C'est étrange, le couloir est éclairé comme en pleine nuit. Désert mais bizarrement rempli d'une invisible présence. Tapissé d'un parfum de salpêtre et de sueur âcre. Je n'avais jamais autant été troublé par cette odeur qui se diffuse pourtant bien souvent depuis le rez-de-chaussée.

Avant de refermer, une étroite tache rougeâtre attire mon regard vers le sol. Elle semble fraîche. Je vacille en remontant les yeux le long de la porte d'en face, à peine entrebâillée. Des traînées de sang dégoulinent lentement vers mon paillason. Rien de part et d'autre de la trace en direction de la cage d'escalier. Je me croyais seul à l'étage ! Jamais entendu le moindre bruit. Jamais. Et me voilà doté d'un voisin !

Le temps d'aller chercher une lampe de poche, la porte d'en face s'est refermée. Un morceau de journal déchiré y a été punaisé. C'est un extrait de la page fait divers ou de la page annonces, une publication judiciaire qui me glace les os au fur et à mesure que je la déchiffre :

*« Selon requête en date du 1<sup>er</sup> juillet 2012, visée par Monsieur le Procureur de la République près le Tribunal de Grande Instance de Marseille, il est demandé au Tribunal de Grande Instance de Marseille de déclarer l'absence de Monsieur Antonin S. de nationalité française, né à Marseille (Bouches-du-Rhône) le 16 juin 1978, demeurant en dernier lieu en 2000 au Panier<sup>10</sup> à Marseille, 3 rue des Belles Écuelles, qui n'a pas reparu à son domicile ni donné de nouvelles depuis.*

*Fait à Marseille le 1<sup>er</sup> juillet 2012. »*

Antonin ! Mon fils Antonin aurait donc vécu ici ! Je me demande combien de temps il est resté juste en face de l'appartement où je me suis installé il y a tout juste un mois, une fois purgée mes 20 ans pour tentative d'assassinat, détention d'armes et d'explosifs – j'avais projeté de faire sauter la Bourse de Paris – bref, une fois rentré à la maison. Du jour où j'ai atterri à la Santé, Antonin ne m'a plus donné une seule nouvelle. Pas une visite au parloir. Rien. Ponts coupés. Silence total. Aucune réponse à mes innombrables lettres. Mais les recevait-il au moins ? Je ne me souviens plus à quelle adresse je lui écrivais. Peut-être faisait-il suivre son courrier...

Quand est-il parti ? Pour aller où ? D'autres questions m'assaillent, tout aussi angoissantes et je reste planté dans le couloir vide teinté d'un mystère rouge sang.

Abasourdi, je grelotte dans la fraîcheur de ce petit matin étrange. Dehors, la tourterelle a repris son chant.

Besoin de respirer. Besoin de comprendre et de savoir aussi. Comprendre comment cette porte entrebâillée a pu se refermer en même pas une minute. Savoir qui a donc pu y punaiser la coupure de journal qui sonne en moi à la fois comme un éclair d'espérance et un avis de décès. Avant d'aller taper à l'appartement d'en face, je descends dans la rue et remplis mes poumons d'un air frais chargé d'une forte odeur d'urine. Les clochards du quartier viennent souvent se soulager à l'angle de la rue et redescendent en jurant vers la Major, en quête d'une rare aumône.

En remontant à l'étage, j'inspecte la cage d'escalier. Aucun indice. Des mégots et des papiers de bonbons traînent sur les marches. Comme d'habitude. Le ménage n'a donc pas été fait. Pas d'odeur de Javel. La saleté ordinaire. Mais aucune trace de sang.

Personne ne donne signe de vie de l'autre côté de la porte. J'y ai laissé la punaise en arrachant le morceau de journal. Je colle l'oreille. Le silence. Par terre, la traînée rouge a viré au brun foncé, striée de quelques traces de semelle. Mes pantoufles, à coup sûr.

La porte grince. Le plancher craque. Un sinistre frottement de métal et de bois me conduit vers le corridor de l'appartement d'en face où je me suis décidé à pénétrer. J'ai peur. L'obscurité m'opprime. J'aurais dû prendre un couteau. On ne sait jamais.

Pas de courant ici. L'interrupteur de l'entrée ne donne rien. Je tente celui de la petite cuisine, juste à droite. Pareil. Le temps d'acclimater mes yeux au noir, je devine que tout semble rangé à sa place dans ce meublé poussiéreux. Lit fait, rideaux accrochés, baignoire sabot sèche, panier à linge vide, rien n'évoque une présence récente. Mais une faible lueur vacille par terre au fond du couloir. En approchant à pas lents, un rai de lumière bleutée tracé comme avec une règle s'échappe du bas de la porte de ce que j'imagine être le séjour. Aucun son associé. Les jambes tremblantes, je pénètre dans la pièce au ralenti. La télévision est éteinte. Par terre, mes pieds frôlent un journal froissé, déchiré et souillé de sang séché.

Sur une table en demi-cercle scellée au mur, l'écran d'un ordinateur portable scintille. En m'approchant, je déchiffre presque en apnée un message tapé en lettres minuscules : « *Papa, rejoins-moi ce soir au Petit Nice. J'ai besoin de toi. Antonin.* »

À peine le temps de chercher à grossir les caractères sur le moniteur et de vérifier qu'il n'y a pas d'autre mot, l'appareil s'éteint brusquement et refuse de redémarrer.

Cet appel au secours, je le reçois comme un coup de couteau miraculeux, une offrande du destin atterrie en plein cœur, teintée de désarroi et d'incompréhension. Pourquoi n'est-il

pas venu toquer à ma porte plutôt que de provoquer cette étrange partie de cache-cache ? À qui appartient ce sang noir sur le papier journal et pourquoi ce message numérique ? Et s'il l'avait tapé sous la contrainte ? Et s'il n'était pas seul à m'attendre dans le restaurant le plus huppé de Marseille ? La tête me tourne. Bouche sèche et barre lourde au plexus. Je suis sonné comme le jour où j'ai appris que nous étions tous virés du quartier.

J'entends à nouveau la tourterelle s'égayer au chaud des tuiles d'en face. Son ramage souligne l'infinie mélancolie de ce matin de printemps qui égrène ses secondes sur un faux rythme. Tempo décalé. Les minutes qui ont précédé m'ont semblé filer comme des éclairs lancés en désordre dans l'obscurité de l'immeuble. Le chant de ma compagne me rappelle aussi que je vais devoir patienter et patienter encore avant que le soir ne se ramène. Hâte de retrouver mon fils. Pressé que la nuit tombe.

Un crochet par chez moi pour enfiler mon caban, passer des chaussures fermées, glisser quelques billets dans la poche et je descends vers le Vieux-Port. En chemin vers le quai du Port par la rue des Cartiers et la montée Saint-Esprit, Marseille sale, en mode laisser-aller, me fend le cœur. Je croise toute une armée de fillettes, fichu sur les cheveux, certaines toutes gamines, à l'œuvre au-dessus des poubelles entreposées au pied des immeubles. Elles s'activent en silence, juchées sur la pointe des pieds, chacune cloîtrée dans son espace de quête honteuse. Avec méthode, elles examinent les denrées fourguées dans les conteneurs noirs. Chaque objet est scruté en vitesse, estimé puis recasé au bon endroit : retour à la poubelle ou destination sachet plastique. Les légumes et les fruits sont mis de côté dans des cagettes empilées sur le trottoir. À l'écart de ces glaneuses de misère, calés contre les façades, les grands frères

costumés en survêtements de sport contrôlent d'un œil distrait, casquette à l'envers, bédó\* à la bouche et musique à fond sur leurs mini-chaînes portatives. Je reconnais un tube de rap que tous les jeunes des rues alentour fredonnent et hurlent aussi parfois comme une rengaine, les yeux perdus vers l'eau du caniveau qui cherche à se frayer sa trace parmi les immondices et dégouline le long des trottoirs.

Je me demande pourquoi ces enfants ne sont pas à l'école. La réponse, je la trouve en croisant un flot de vieilles dames du quartier en robe noire, sur le chemin de la première messe dominicale à l'église des Accoules. Des veuves corses sans doute. Ou italiennes.

Il y a bien longtemps que les dimanches ne me font plus saliver. Les gâteaux de soirée de l'enfance, je les ai troqués contre l'indifférence à l'enchaînement des journées. En prison, un dimanche valait un lundi et ainsi de suite jusqu'à l'hébétude. À force, les mois non plus ne pesaient plus grand-chose. Même les jours de fête finissaient par m'embrouiller. Noël surtout, que j'exècre. Sans enfant à chérir, ce jour-là est une torture. Sans cadeau à offrir, l'anniversaire de la naissance de Jésus est un supplice. Je l'affrontais chaque année, tapi sur ma paille, prostré dans un silence et un jeûne emplis de larmes rentrées.

Les Accoules, je ne sais pourquoi je m'y arrête. Peut-être parce que la journée s'annonce longue et que j'ai décidé de combattre mon impatience en prenant mon temps. Une éternité que je n'ai plus assisté à un office, que la présence de Dieu ne m'a plus effleuré. Mais là, c'est plus fort que moi, je me fonds dans la foule des fidèles qui franchissent le seuil de la chapelle du calvaire. Un jeune prêtre à larges lunettes et à soutane vert pomme nous attend, en inclinant la tête vers

---

\* bédó : joint, pétard.

nous, le regard doux et les mains jointes. Les yeux fermés, je me laisse porter par le cérémonial, les chants suraigus des enfants de chœur, la basse profonde de l'harmonium baignée dans l'odeur boisée de l'encens, troublante et entêtante, le murmure des prières, avant que ne volent les cloches pour saluer ce dimanche de mai, qui offre une lumière rosée aux toits du Panier.

Un peu plus bas, à hauteur de l'Hôtel de Ville, c'est un parfum de cambouis et de poisson qui flotte sur le quai du Port. Peu de voitures et personne ou presque dehors. Il est trop tôt pour s'attabler en terrasse. Quelques turfistes bedonnants discutent en descendant des jaunes devant un bar-tabac aux vitres sales. Ils échangent leurs tuyaux, confrontent leurs coups de cœur, contestent leurs paris. Pas d'agressivité, juste le plaisir de parler fort et de frôler la dispute. Ils partagent le goût prononcé des gens de peu pour la loterie, les jeux de hasard, la tentation de la chance. Les yeux rougis et soulignés de cernes bruns, ils crient et gesticulent comme des acteurs de film muet. Aucun ne se prend trop au sérieux mais chacun connaît son rôle par cœur. Tous fument nerveusement et crachent sur le trottoir le peu d'espoir qui navigue au fond d'eux-mêmes de décrocher la lune.

Je m'attable au Roucaou. Envie d'un café serré avant de prendre la navette maritime qui mène à la Pointe Rouge. – Avec un grand verre d'eau, je demande à la serveuse qui guettait son premier client, chewing-gum à la bouche. Les ongles manucurés à l'américaine cohabitent avec un chemisier en satin mauve brillant et des pilotis\* noirs qui la rendent géante, hors de portée du commun des messieurs taillés comme moi. Son sourire est déroutant car il n'en est

---

\* *pilotis* : chaussures à talons géants.

pas un. Rien de commercial, non. Il dit seulement que c'est tristounet un dimanche matin de printemps de servir des petits noirs à des clients grisonnants alors qu'on est encore si jeune et qu'on pourrait dormir encore.

Après avoir encaissé, elle me montre l'embarcadère, juste un peu plus à gauche, à hauteur de la première panne où se réparent les vieux pointus aux coques maculées d'algues et où s'amarrent les petites barques rafistolées des marins désargentés.

– Faites attention à vous, elle me glisse en récupérant le pourboire de ses longs doigts d'accoucheuse, la mer est mauvaise en ce moment.

J'aurais pu choisir de continuer à pied, de faire le tour du Vieux-Port comme avant et remonter par Saint-Victor vers la rue d'Endoume mais je préfère tenter par la mer. J'ai le temps. Il me faudra revenir sur mes pas pour le rendez-vous avec Antonin, mais je compte sur Maguy pour me raccompagner en voiture. Maguy, c'est mon ancienne copine du quartier. Nous étions à la même école et nous avons travaillé ensemble sur les marchés. Mercière ambulante elle était. Spécialisée dans le bouton, le fil, la lingerie féminine et la chaussette fantaisie. Une mercière tendance bazar, dotée d'une voix de mezzo soprano et d'un coffre de diva. Avant de remballer, pour rameuter les derniers clients, Maguy entonnait des airs d'opéra, perchée sur une caisse en bois. Elle savait bien que les Marseillais adorent. Sur mon banc de légumes juste à côté, pas artiste pour un sou, je tenais sa comptabilité tandis qu'elle vivait ses rôles et ses paroles, les yeux comme égarés dans un brouillard de cinéma.

Le commandant de la navette La Phocéenne est de mauvaise humeur, le badge de la compagnie épinglé de travers sur le ciré, avec son prénom dessus en lettres épaisses : Ber.

La faute au mistral s'il n'est pas de bonne.

– C'est mon pire ennemi, les vagues et le froid aussi, lance-t-il en jurant après ce patron qui l'oblige à naviguer quel que soit le temps. Il a investi un bon paquet de monnaie pour acheter ses deux bateaux et maintenant, il faut rentabiliser. Et peu importe si le personnel fait la tête ou n'est pas d'accord pour prendre la mer. La porte est ouverte et les partants pour la place se bousculent dehors ! Refuser revient à signer sa mise à pied. Le lendemain, embauche de marins plus compréhensifs, plus raisonnables et les navettes reprennent leur ronde dans la rade.

J'aurais dû me couvrir un peu plus. J'espère qu'Antonin y aura pensé, lui, et qu'à l'instant où La Phocéenne lève l'ancre, il est bien à l'abri de ce froid carnassier qui déferle sur chaque passager et s'immisce à travers manteaux, écharpes et bonnets de laine.

Passés les deux Forts à la sortie du Vieux-Port, passée la digue Sainte-Marie, la mer redouble de caractère et la navette commence à gîter tel un bouchon de pêcheur dans les hautes vagues. Les amoureux assis dans la rangée de devant s'en vont et s'en viennent de gauche à droite, ballottés sur leurs fesses et frustrés de ne pouvoir prolonger leurs baisers. Arrimés l'un à l'autre, brindilles sans boussole, ils se retrouvent happés par le roulis de la navette aux prises avec d'énormes wagons d'eau salée qui se fracassent contre la coque et éclaboussent les vitres en plexi de la cabine.

Imperturbable, un vieux monsieur africain, calotte de prière tricotée de coton blanc vissée sur la tête, ouvre ses mains tremblantes vers le ciel. Ses lèvres frémissent. Il se tient droit, comme statufié, les yeux grands ouverts vers l'azur. Sans doute en a-t-il vu d'autres, des coups de tabac entre l'Afrique et Marseille.

– Je ne vois plus le port, lance un petit garçon à son grand-père. Je ne vois pas les bateaux !

– C'est la tempête, Ange. Y'a trop d'embruns. De toute façon y'a plus grand-chose à voir dans le port. Y'a plus que des yachts et des voiliers. On va pas aller loin avec des yachts et des voiliers !

Sur la butte du Jardin du Pharo, des enfants nous saluent comme s'ils nous disaient adieu. Je ne perçois pas leurs cris mais à travers les embruns nourris, je les devine inquiets là-haut, apeurés même, devant le spectacle de la coque de noix sur laquelle nous sommes emprisonnés.

De plus en plus blême, le commandant choisit de s'écarter des dangers du rivage et de mettre le cap sur les deux îles de l'archipel d'Endoume secouées d'écume.

À hauteur de l'îlot du Pendu, je devine la silhouette anguleuse du fortin de l'île de Gaby noyée de blanc, comme enserrée dans un gigantesque glacier mouvant d'où se détachent en surplomb des rochers les grosses lettres du Petit Nice, à quelques centaines de brassées. J'imagine que si Antonin est déjà installé là-haut, il peut nous apercevoir depuis l'immense baie vitrée du restaurant. Peut-être donnerait-il l'alerte. Mais à qui ? Qui prévenir en ce dimanche de tumulte extrême ? Vers qui se retourner pour voler au secours d'une vingtaine de passagers congelés, terrassés par l'inconscience d'un marin lui-même condamné à se renier pour survivre ?

D'intrépides gabians nous escortent, presque muets, le bec replié sur les plumes du cou, dans une attitude quasi suicidaire. Leurs ailes trempées semblent ne plus rien maîtriser. Destins mêlés. On est bien loin des danses estivales qui ravissent les enfants et les touristes à chaque traversée. Très loin de la carte postale où trônent mouettes rieuses et plaisanciers amusés, avec Notre-Dame-de-la-Garde en toile de fond. Le navire tangué, roule et tremble de tous les côtés.

Une vieille dame engoncée dans un gros manteau de fourrure caramel implore la Vierge juste à côté de moi. Avant d'embarquer, elle m'a confié que le voyage vers la Pointe Rouge était sa croisière à elle, qu'à chaque fois elle se sentait dépaysée et que cette vue incomparable sur sa ville, elle ne s'en lassait pas, quel que soit le temps. La voilà pourtant qui fait sa prière et qui se signe doucement au rythme de ses "*Je vous salue Marie*".

Certains passagers se courbent vers leurs pieds, agités de spasmes, victimes d'une irrépressible nausée. D'autres commencent à hurler, histoire de refouler cet effroi qui inonde crescendo le bateau, de la proue à la poupe. J'entends même le bruit des hélices sorties de l'eau, car l'arrière est soulevé par les vagues.

Au fond de la rade, vers l'île Maïre<sup>11</sup>, se dessine comme en ombre chinoise le morceau de rive vers où nous naviguons. Notre destination, la Pointe Rouge. Elle paraît aussi loin que la Corse, je me dis. L'impression que nous sommes partis depuis un temps fou et que nous n'avons pas beaucoup avancé sur cette zone secouée de mille rafales, zébrée d'immenses traînées d'écume et transformée en un gigantesque et chaotique tremblement de mer.

Alors que le bateau monte et descend comme sur des montagnes russes nous encaissons soudain comme un grand coup de frein, dans un craquement violent qui prend le dessus sur le vacarme chaotique où nous sommes enfermés. Il me semble que Ber a coupé le moteur. À moins que nous manquions tout à coup de gasoil. Mais nous voilà secoués plus encore !

Une fusée de détresse, puis deux, éclatent au dessus de nos têtes. Ber distribue les gilets de sauvetage. Il jure dans sa barbe, dégoûté. Il insulte le mistral, le patron et ce boulot qu'il a pris faute de mieux. Faute de pouvoir naviguer au long cours. Recalé à l'examen. Nickel en maths mais trop de fautes d'orthographe. La blessure de sa vie.

Personne n'ose se jeter à l'eau avec ce froid de gueux qui peu à peu nous assassine. Il va falloir pourtant, pour éviter de périr là. Pour ne pas se laisser entraîner vers le fond où inévitablement La Phocéenne sera aspirée d'un moment à l'autre.

Je me lance, les pieds devant, les coudes et les mains bien serrés sur le gilet boudiné. Pas le choix si je veux revoir Antonin.

Il me faut maintenant nager vers la rive, vers l'anse de Maldormé aux galets plus accueillants que les rochers d'à côté, à deux pas du Petit Nice. Ankylosé dans mon accoutrement de survie je flotte telle une palangrotte échappée des doigts du pêcheur. Jamais plongé dans une eau aussi glaciale. Je connais pourtant. L'été, dans les calanques, la fraîcheur de la mer glace le corps direct, surtout les jours de grand beau. Le contraste est saisissant, vivifiant. D'autant plus bienfaisant qu'il faut se la gagner la baignade à travers les sentiers caillouteux, sous le cagnard.

Aujourd'hui, les flots semblent alimentés par un courant polaire descendu de la banquise. Alors, je m'agite et j'avance en brasses saccadées, le souffle court mais nourri de l'immense espoir de me tirer de là au plus vite et de gagner la terre ferme.

Il me semble soudain entendre le tchop tchop d'un moteur au-dessus de ma tête. Un hélicoptère survole la zone. Pas question de me retourner vers La Phocéenne, de perdre la moindre seconde. Antonin m'attend. Inimaginable de ne pas être au rendez-vous. Sauver ma peau c'est la priorité. J'ai d'ailleurs toujours vécu ainsi. En égoïste. Toujours agi en solo, selon mes impulsions, mes passions, mes rencontres. C'est bien ce que mon fils n'a cessé de me reprocher. Au point de rompre le lien ténu qu'il conservait des années de l'enfance, lorsque je prenais encore le temps de l'accompagner, de le câliner, de le regarder grandir.

Le rythme de mes brassées ne cesse de baisser au fur et à mesure que je me rapproche du but. Plus que quelques dizaines de mètres avant la crique.

Maldormé enfin ! Le glas du cauchemar sonne dans cet espace à l'abri du vent, épargné par les paquets de mer qui luttent avec le ciel, en pleine tempête. Les galets aux multiples visages sont à peine secoués par les vagues plutôt apaisées qui finissent leur trajet ici, dans cette crique étroite, toute en longueur, encastrée sous un ponton de béton et quelques baraques bricolées, aux murs blancs attaqués par le sel, posées sur plusieurs niveaux et qui ressemblent à des cabanons.

Je roule sur la rive parsemée d'épais tapis d'algues longues et brunes. Je ne sens plus ni mes jambes ni mes bras ni le reste de mon corps. Hormis la tête, plus rien ne répond présent.

Autour de moi, de l'agitation soudaine. Des salves de paroles lâchées à voix haute auxquelles je ne comprends rien. Et puis des flashes qui crépitent. On me prend en photo. Sans me demander mon avis. Des journalistes, je crois. Ils se croient souvent tout permis. Ils sont comme ça. Sans gêne, irrespectueux. Ou alors craintifs. Ils sautent sur leurs proies sans mot dire ou bien ils n'osent se confronter à la réalité. Ils se font dessus. Peur de mettre les mains là où ça brûle, où ça gerce, ou ça laisse des cicatrices, en profondeur. Alors, ils survolent, ils effleurent et se satisfont de l'écume davantage que de la vague. Ces facettes multiples sont assez bien partagées par la corporation des bricoleurs de unes à sensation, des éditocrates et des faiseurs d'opinions à grands coups de faits divers, en mal d'histoires qui font vendre. La mienne, ils ne l'auront pas.

Ils me prennent donc en photo sous toutes mes coutures, je leur tire la langue, ils osent quelques questions auxquelles je ne comprends rien, avant qu'une petite voix leur demande

de dégager. Et vite. Cette voix est celle d'une femme, oui. Je la distingue nettement. Une voix assez grave et décidée. Une femme petite aux cheveux blancs.

– Je vous emmène chez moi, il faut se mettre au chaud, Monsieur!

Et la voilà qui me charge sur une espèce de brouette à quatre roues garnie de paquets d'algues et me monte dans une maison de la rue Notre-Dame-des-Grâces, quelques centaines de mètres au dessus des petites remises des pêcheurs qui bordent la crique. Les voleurs d'image ont déguerpi. Ils se sont dispersés dans les ruelles alentour, happés par le tchop tchop de l'hélico qui tournoie à nouveau là bas, vers les îlettes.

Une douche et un grand bol de thé plus tard, j'émerge lentement d'un sommeil que je n'ai pas senti venir et qui semble avoir duré des heures. Le jour tombe. Le crépuscule commence à prendre place dans la véranda où la dame m'a installé, éclairée aux quatre coins de petits fanaux dorés. Elle a disparu. Même pas eu le temps de la remercier. Elle a filé sans un bruit. Je ne comprends pas. Jusqu'au moment où je réalise qu'elle a épinglé un mot sur le dossier du canapé où je suis allongé :

– Je reviens. Ne bougez pas. Attendez-moi. Je vais chercher votre fils!

Antonin! Elle connaît Antonin. J'ai rendez-vous avec lui et elle est au courant! Comment est-ce possible? Je murmure son prénom pour l'appeler, pour lui dire de venir vite. Incapable de me lever, je reste prostré là, incrédule, perdu dans la lumière or teintée d'un bleu outremer profond qui descend depuis les larges baies vitrées d'où me parviennent les gémissements de ma tourterelle.

Lorsque la dame est revenue, j'ai rouvert les yeux, happé par une onde triste, intrigué par une présence étrange à

ses côtés : un homme d'une petite quarantaine d'années caché derrière des lunettes noires, le visage impassible, accoutré d'un blouson en jean, ganté de cuir et godillots cirés de frais.

– Et Antonin ?

– Vous aurez besoin de repos, Monsieur S.

– Répondez-moi ! Antonin n'est pas venu ?

– Antonin vient de partir, Monsieur S.

– Partit où ça ? Et d'abord, qui êtes-vous ?

– Je viens de mettre fin à son activité favorite : jouer avec le feu.

– Je ne comprends pas.

– Il fallait bien qu'il comprenne un jour que la came, on s'amuse pas avec. Il n'a jamais voulu comprendre. Dès votre condamnation et votre incarcération, Antonin est parti en vrille. L'escalade. Il a gravi les marches quatre à quatre. L'apéro puis le plat de résistance Du shit à la coke, en passant par le speedcake. On goûte une fois, on y prend goût et puis on vend, on deale. Enfin, les plus fragiles. Comme Antonin. Un grand classique. Et lui, il n'a pas lésiné sur les années. Vous avez fait vingt ans, il a dealé 20 ans.

– Pourquoi l'avez-vous tué ?

– Parce que vous ne l'avez jamais osé !

– Je ne comprends pas.

– Légitime défense. Sur la terrasse du Petit Nice où je suis venu le cueillir après sa fuite express du Panier ce matin, il m'a menacé de son revolver. C'était lui ou moi. Je n'ai pas eu le choix. Mais bon, de vous à moi, mieux vaut finir comme ça que criblé de rafales de Kalashnikov, non ? Vous lisez les journaux, Monsieur S. ?

## Andoni et Léa

♪ À lire en écoutant

"Nocturne Opus 9 n° 2", de Frédéric Chopin ♪

Mon père est très méchant. Il me traite toujours de garçon manqué. Lorsqu'un beau matin il a déboulé sur la plage du Prophète avec son cerf-volant géant et ses copains barbus aux quatre coins, il a écrabouillé mon château de sable, le corps tendu vers le ciel, les bras empêtrés dans les fils de l'engin de papier. Même pas pardon, il m'a demandé. Pas un regard.

– Lève-toi du milieu Léa!, il a hurlé.

Je l'ai vu disparaître en haut des escaliers de la Corniche dans sa combinaison noire d'aviateur et j'ai aussitôt fait un vœu : que Papa ne revienne plus jamais.

Ensuite, un orage de grêle a tout emporté. Les vestiges des donjons écrasés. Les restes de murailles. Les hauts de forme et mon béret. Les capelines des dames et le souvenir de l'aéroplane accidenté.

J'ai sifflé Chinoise, ma petite chienne et nous sommes rentrées à la maison sous les bourrasques. Je me suis mise au piano et "*Les Nocturnes*" de Chopin m'ont accompagné jusqu'au goûter. Maman avait préparé du chocolat chaud et du gâteau basque. Chinoise adore les douceurs. Avec tout ce qu'elle croque du soir au matin, je me demande comment elle n'est pas déjà devenue obèse. Papa répète toujours qu'elle va finir par exploser.

La semaine qui a suivi l'orage, j'ai achevé de sécher mes larmes et j'ai assisté pas à pas à la naissance d'un nouvel avion. Cachée du matin au soir dans les recoins des ateliers Urzaiz. Urzaiz comme mon père Andoni Urzaiz. Papa était tout excité. Il a mobilisé ses ouvriers. Il a su leur parler.

En dix jours, le coucou tout neuf est sorti du hangar. Il l'a baptisé Léo.

Je ne l'ai pas accompagné au vol inaugural. J'ai préféré rester au lit avec Chinoise, accrochée à mon chapelet.

Le soir, Papa est rentré en sang, épuisé d'avoir dû se battre avec des paquets de mer pour regagner la plage. Léo s'était écrasé en rase-mottes deux minutes après le décollage, devant des dizaines de photographes.

Malgré les unes assassines, malgré les papiers criant au fou dans les journaux, Andoni Urzaiz n'a pas renoncé. Le pionnier voltigeur s'est accroché. Gaby, le successeur de Léo, a vu le jour un mois plus tard. Moi, j'ai repris mes prières sans me relâcher.

Le jour où Papa a enfin réussi à rallier son Pays basque, la guerre d'Espagne a éclaté. Personne n'a parlé de son exploit. Pas un article. Rien. Avec Maman et Chinoise, nous sommes descendues le rejoindre en train de nuit jusqu'à Hendaye. En arrivant à la maison familiale le lendemain, il avait disparu. Sans un mot, sans un signe, sans la moindre trace de son passage.

Le curé nous a raconté qu'au petit matin, après un crochet par confesse, Papa était parti rejoindre les Rouges des Brigades Internationales et s'engager dans l'Escadrille España<sup>12</sup>.

Andoni Urzaiz s'est illustré dès les premiers combats dans le ciel d'Espagne. Il a vite pris du galon. Lieutenant puis capitaine puis commandant. Les journaux ont relaté ses exploits.

Mon vœu s'est réalisé deux jours avant mon anniversaire : Papa n'est pas revenu d'une ultime mission. Abattu en plein vol au-dessus d'Irún.

Maman est morte de chagrin dans mes bras à la fin de l'année dernière.

Chinoise n'a pas survécu à une indigestion de bonbons.

Moi, j'ai choisi de vivre entre Marseille et Hendaye. Après le bachot j'ai trouvé du travail dans la mode. Recrutée par une agence de mannequins.

Je ne vis pas dans un château mais je pose dans le monde entier. Les magazines me signent de beaux contrats et je prends très souvent l'avion.



## L'affaire de ma vie

♪ À lire en écoutant

"Lo grand tremblament"<sup>\*</sup>, par Massilia Sound System ♪

Si je vous dis que mon existence a basculé le jour où Marseille a fait ses adieux à Gaston<sup>13</sup>, vous me prendrez sans doute pour un dérangé ou un iconoclaste.

Et pourtant, c'est bel et bien ce matin-là que je suis né pour la deuxième fois.

J'ai beau fouiller à fond mon passé, je ne vois pas d'autre déclic à la vocation qui a fait de moi l'un des acteurs les plus enviés de cette ville.

Je me souviens sans forcer de l'amorce de la mue.

C'est dans mon sang qu'elle surgit lorsque je ferme les yeux.

Dès mon arrivée sur le quai qui claque en plein soleil, je pressens que le deuil sera l'affaire de ma vie.

L'antique crique flamboie et pleure son grand homme. Tout autour, près de vingt-six siècles de tristesse embrassent les gens célèbres comme les anonymes.

Les premiers se serrent raides sur des sièges rouges face à la dépouille. Les autres s'entassent le long des barrières et veulent ne rien manquer de la cérémonie. Des enfants, beaucoup d'enfants sages et propres, visent au goudron de la route leurs pupilles perdues de petits merlans.

Malgré ma carte de presse, personne ne m'a convié aux funérailles.

Je m'y suis donc invité en personne.

---

\* Chanson inspirée de « Lo tremblament », texte écrit en provençal maritime en 1841 par Victor Gélou, poète anar de la plebe marseillaise, selon Alessi Dell'Umbria, auteur de « Histoire universelle de Marseille De l'an mil à l'an deux mille ».

Déguisé en prêtre, je glisse ma soutane jusqu'au carré des officiels, le plus près possible du premier rang.

À deux pas du catafalque, face à la mairie, je me sens comme enveloppé de respectabilité. À la fois au cœur de l'évènement et en retrait. Idéal pour flairer l'odeur douceâtre de la mort mêlée à la comédie des reniflements et des mouchoirs en pochettes.

Caché derrière mes lunettes de soleil, je savoure en souriant les signes de croix qui s'échappent de la foule au passage du cortège funèbre.

Je prends soin de répondre aussi sec à chacun. Mes doigts voyagent du front à la poitrine par douces saccades arrondies. Il ne faut jamais négliger ses admirateurs. Toujours les traiter comme les meilleurs de ses clients.

Parvenu à la cathédrale, je m'applique à emboîter le pas à toute une ribambelle de ministres du Bon Dieu. J'avance incognito vers le chœur au rythme du grégorien, bien calé entre mitres et calottes.

Le scénario se complique lorsqu'une petite voix me montre du doigt :

– Pierrot ! Oh Pierrot ! Qu'est-ce que tu fous là ?

Juché sur l'une des chaires de la Major<sup>14</sup>, un chauve m'interpelle.

C'est Chris, un photographe. Un collègue du journal. Il m'a reconnu au nez et aux cheveux. Le voilà qui s'approche et me dévisage. Je serre et les dents et les fesses. Il me tape sur l'épaule. Je ne lui réponds pas. J'accroche mon regard au cercueil de Gaston en me signant.

– Sainte Vierge, de grâce, débarrassez-moi de ce témoin gênant !

Alors que commence l'office de requiem, Chris me mitraille de son gros Canon et s'éloigne en blasphémant.

Le lendemain, Marquis, le directeur de la rédaction m'a convoqué dans son bureau et m'a annoncé que j'étais licencié.

Sans indemnité.

J'ai aussitôt joué l'étonné. Il a riposté en brandissant la Une avec photo couleur sur trois colonnes.

– Le zombie à la soutane et aux Ray Ban miroir, c'était le pape peut-être ?

Mes larmes de caïman et mes grimaces de bigote blessée n'ont pas infléchi sa décision. J'ai dû prendre la porte illico.

Point de truqueur dans sa rédaction. Question de morale.

– Fallait pas confondre journalisme et théâtre sinon, bonjour la mort de la profession !

– Adieu, Pierrot, adieu...

Je me suis mouché une dernière fois comme un écolier fauché en pleine faute et j'ai tourné les talons.

Le soir même, je quittais mon loft rue Paradis pour filer m'allonger à Saint-Pierre<sup>15</sup>.

N'allez pas imaginer Pierrot en je ne sais quel suicidé, poussé à bout par la rigidité d'un chef confit dans la déontologie. Au contraire, le deuil soudain de mon métier m'a ouvert l'appétit.

Cette vacance forcée sonnait comme une chance. La chance de renouer au plus vite avec cette formidable jouissance du jeu, née en moi pendant les obsèques de Gaston.

J'allais pouvoir me déguiser à ma guise et philosopher en côtoyant les morts et leurs feux follets. En attendant que d'autres lumières viennent jaillir sur mon parcours.

Pendant dix ans, jour et nuit, j'ai voyagé parmi les cimetières. Marseille les collectionne. Je les ai tous apprivoisés, de Saint-Pierre à Saint-Julien, de La Treille à l'Estaque.

D'abord, je me suis glissé en douceur auprès de chaque corbillard.

Le matin, le journal m'indiquait la liste des inhumations du jour. J'avais l'embarras du choix.

Derrière mes Ray Ban miroir, j'en ai serré des mains et des mains!

Tantôt déguisé en bourgeois, tantôt en docker. (Dans mon balluchon, j'avais fourré un costume Prince de Galles et un bleu de travail.) J'en ai présenté des condoléances au pied des tombes noyées de gerbes et de bouquets!

Avant la fermeture, je faussais compagnie au cortège et me trouvais un abri pour la nuit, si possible sous le toit d'une crypte ou bien au creux d'une chapelle.

L'été, avide de fraîcheur, j'ai dormi contre les dalles de marbre ou au pied des cyprès, les yeux happés par les silhouettes muettes des gerbes et des croix.

L'hiver, je me suis terré près des pelles abandonnées au fond des fosses, bercé par le murmure sourd de la terre remuée du jour, enveloppé d'un drap en plastique. J'allais le dérober dans l'entrepôt des ouvriers chargés de creuser les sépultures.

Le matin, avant l'ouverture des grilles, il me suffisait de le reposer où je l'avais emprunté. Ni vu ni connu.

Un crochet à l'épicerie voisine en quête de lait, de fruits et de biscuits, et je retrouvais mon domaine pour une nouvelle journée d'enterrements et de contemplation.

Un jour, en émergeant de mon abri, je suis tombé nez à nez avec un fossoyeur.

– Qu'est ce que vous foutez là? Allez zou\*, dehors!

Grincheux, le bonhomme. Pas content de me trouver là. Furieux de débusquer l'intrus. Irrité par l'irruption de l'imprévu en travers de sa routine. Excédé et déjà usé alors que la journée commençait. Tellement vieux dans sa salopette grise que spontanément je me suis proposé de l'aider. Je lui ai arraché la pelle des mains et je me suis mis à creuser. Le croque-mort a fini par apprécier l'imprévue relève.

---

\* du provençal zôu : se dit pour inviter à se dépêcher, à partir, à agir. « Dictionnaire du marseillais » Académie de Marseille.

Au bout d'une semaine, il n'a plus voulu que je cesse de sillonner les allées parmi les fosses et les cyprès.

Au pied des pierres tombales m'est venue peu à peu la passion des médaillons. Au fil du temps, j'ai délaissé les mises en terre pour ne m'intéresser qu'à ces visages de tous âges cerclés d'ovale.

Je me suis mis à leur parler.

Leurs regards ont franchi les cadres argentés, tachetés de vert de gris et m'ont raconté le passé. J'ai imaginé la vie de chaque défunt, son enfance, ses amours, ses combats et ses deuils.

Tous m'ont tant fait voyager que je me suis promis de ne jamais les laisser à l'abandon. Désormais, les morts occupent la moitié de mes journées. Leurs descendants sont devenus des proches et me donnent du « Très cher ! »

Vous n'ignorez pas que depuis la fin des années 80, Marseille détient le record de France de la plus faible espérance de vie. Les industries ont été enterrées en rang d'oignons, et les hommes avec.

Les savoir-faire restent en rade ou en cale sèche et les friches fleurissent.

Le travail passe à la trappe du solde de tout compte. Du coup, la mémoire s'effiloche et la mort se rapproche lentement jusqu'à gagner la partie.

Moi, je ne m'en plains pas car c'est elle qui m'a sorti du chômage.

Il y a neuf mois, j'ai lancé ma propre société de nettoyage et d'entretien de pierres tombales.

Je sais que ça ne plaira pas à tout le monde en ville mais demain, je crée mon vingtième emploi.

## Notes pour Marseille Rouge Sangs

1. **Planier** : phare posé sur l'île du même nom, à 15 kilomètres au large de Marseille.

2. **Ay Carmela** : refrain d'une chanson populaire espagnole "*El paso del Ebro*", composé en 1808 contre l'envahisseur français Napoléon 1<sup>er</sup> pendant la Guerre d'indépendance espagnole et reprise par les soldats républicains pendant la guerre civile (1936-1939).

3. **Bella Ciao** : "*Bella Ciao*" est le chant des partisan(ne)s antifascistes italien(ne)s. Il s'inspire d'une chanson populaire traditionnelle et protestataire, chantée par les « mondine », ces femmes qui à la fin du 19<sup>e</sup> siècle et au début du 20<sup>e</sup>, travaillaient dans les rizières de la plaine du Pô, dans des conditions particulièrement pénibles.

4. **La réparation navale** : ce secteur fut longtemps le fleuron de l'industrie marseillaise, avec plus de 10 000 emplois dans les années 70. Le choc pétrolier de 1973 et l'externalisation à moindre coût dans d'autres pays ont entraîné le déclin de la réparation navale, qui n'emploie plus à Marseille qu'une centaine de salariés.

5. **Euroméditerranée** : opération de renouvellement urbain de grande ampleur lancée en 1995 dans le centre de Marseille et mise en œuvre au bénéfice de promoteurs privés et autres fonds de pension, au détriment des habitants des quartiers réhabilités.

6. **Marins-Pompiers** : le bataillon des Marins-Pompiers de Marseille est né le 29 juillet 1939, neuf mois après le tragique incendie du 28 octobre 1938 qui détruisit les Nouvelles Galeries, sur la Canebière. L'inefficacité des sapeurs-pompiers municipaux et le très lourd bilan, 73 morts, entraîna

la mise sous tutelle de la ville par l'État et donc quelques mois plus tard la création de ce bataillon, qui est l'une des fiertés des Marseillais.

7. **Ndianda** : village agricole de la Petite Côte (à 80 kilomètres au sud de Dakar) situé sur le territoire de la commune de Joal où naquit Léopold Sédar-Senghor, le père de la République du Sénégal.

8. **Pont de la Fausse Monnaie** : lors de sa construction en 1848, on aurait découvert un trésor dans une grotte où des faux monnayeurs auraient caché leur production. Ce nom pourrait aussi provenir d'une tradition : les Marseillais jetaient des pièces à la mer depuis ce pont.

9. **L'abbaye de Saint-Victor** : construite au 5<sup>e</sup> siècle, elle fut épargnée par la Révolution Française. Non loin du Vieux-Port, c'est l'un des hauts lieux de la chrétienté depuis plus de 1 500 ans et l'un des monuments de Marseille les plus visités.

10. **Le Panier** : situé dans le cœur historique de Marseille, ce quartier populaire surplombe le Vieux-Port. Qualifié de « chancre de l'Europe » et de « repaire de bandits internationaux » par les nazis, il fut démoli pendant l'hiver 1943 après une grande rafle menée par la police française et l'armée allemande dans les quartiers du port. Près de 2 000 personnes furent déportées suite à cette rafle dirigée par René Bousquet, le secrétaire général de la police de Vichy.

11. **Maïre** : c'est une île située tout près du Cap Croisette et du quartier des Goudes, à l'extrémité ouest du massif des Calanques.

12. **Escadrille España** : pendant la guerre civile d'Espagne en juillet 1936, André Malraux montera cette escadrille

de moins de vingt avions. Sous le nom d'Escadrille André Malraux, elle combatta jusqu'au mois de février 1937.

13. **Gaston** : c'est ainsi que les Marseillais appelaient leur maire Gaston Defferre, à la tête de la ville de 1953 à 1986

14. **La Major** : à la frontière du Panier et du Port, la cathédrale de la Major est l'une des plus grandes érigées en France depuis le Moyen-Âge.

15. **Saint-Pierre** : le plus grand cimetière de Marseille (63 hectares).

## Sommaire

Au long cours .....	9
L'anneau d'argent.....	23
La cabane .....	27
Besame mucho .....	37
Du miel au bout des doigts.....	45
Caméléon.....	51
Allo! .....	63
Pour l'instant c'est un sans faute .....	71
Tenir coûte que coûte.....	77
Sur de bons rails .....	83
Mystère rouge sang.....	89
Andoni et Léa.....	105
L'affaire de ma vie .....	109
Notes.....	114

*Si vous avez apprécié ce livre ou la collection, parlez-en !  
Aider un petit éditeur, c'est faire un geste pour la bibliodiversité.*

## Ouvrages parus aux éditions Parole

### Collection Main de femme

Isabelle Hasbroucq – *Rouge comme un cœur dans la bouche de dieu.*

Violette Ailhaud – *L'homme semence.*

Lacolaffeille – *L'amour fait aux femmes.*

Mélanie Laheurte – *Sensations photographiques du Verdon.*

Catherine Carage – *Le Coucou.*

Violaine Warin – *Femmes Lunes.*

Juliet Schlunke – *Rosenthal, une enfance australienne.*

Isabelle Hasbroucq – *Petites têtes d'épingles et autres minuties.*

Maria Borrély – *Sous le vent.*

Brigitte Broc, Emeline Chatelin – CD poésie et harpe: *Mon désir est devenu jardin.*

Claire Frédéric – *Le piano à écrire.*

Maria Borrély – *Les Reculas.*

Édith Reffet – *Le Bout du Monde.*

Géraldine Hubinois – *Sur la plus haute branche.*

Édith Reffet – *Lit 54.*

Émilie Kah – *La petite flingueuse.*

Ile Eniger – *La femme en vol.*

### Collection Biface

Daniel Daumàs – Livre: *Tessons de vie/Tròcs de vidas.*

Jean-David Gallet – Livre-CdRom: *Dans le secret de la nuit.*

Daniel Daumàs – Disque-livre: *Contra Suberna/À contre-courant.*

Alain Billy – Livre: *Les Amandes.*

Daniel Daumàs – Contes de la Provence d'en haut: *L'attrape soleil/  
L'aganta soléu.*

Lieutenant Vallier / Claude et Jean-Michel Sivirine – Livre:

*Le cahier rouge du maquis / L'homme boussole.*

### Collection Pourquoi?

Sagault - Jutta Ash – *La marmotte qui ne voulait pas siffler.*

Myriam Benois – *Grise Mine.*

René Frégny - Jutta Ash – *L'étrange Noël de Léa.*

Florence et Patrick Lanéelle – *Djamil, le crocodile qui perdit ses dents.*

### **Collection La mescla**

Miquèu Montanaro et Réka Fekete – Correspondance : *Un vélo dans les arbres.*

Jean-Loup Dariel – Roman : *Célestin de l'Étang.*

Bernard Vaucher – Polar : *Meurtre au Verdon.*

Bernard Loyer – Roman : *L'hiverne.*

Raymond Jardin – Roman : *La guerre des moissons, tome 1 : L'Ardente et la Routière.*

Raymond Jardin – Roman : *La guerre des moissons, tome 2 : Les marins des hautes terres.*

Jean-Pierre Vaissaire – Roman-conte : *Chaconne.*

Éric Schulthess – Recueil : *Marseille Rouge Sangs.*

### **Collection Le temps d'apprendre**

François Roddier – *Le pain, le levain et les gènes.*

Laurence Verna-Vanin – *Pourquoi philosopher ? Les chemins de la liberté.*

Laurence Verna-Vanin – *Voir et penser : de l'œil à l'esprit.*

Agnès Pastourel – *Presque encyclopédie de la vigne et du vin.*

Louis Brachet – *La terre prise au piège de l'homme.*

Paulette Borrély – *Maria Borrély 1890-1963.*

François Roddier – *Thermodynamique de l'évolution.*

Jack Meurant – *Jean Giono et le pacifisme.*

Henry Lombard – *Sentiers philosophiques.*

Langage Pluriel – *D'un pays à l'autre. De l'Italie à l'Aquitaine.*

Jacky Plauchud Vaucher et Barney Vaucher – *Calanques : un siècle d'amour et de vigilance.*

Christiane Gaillard – *Le petit traité de l'amour : racines originelles et rouages secrets.*

Yannick Bernier – *La face cachée du Verdon.*

### **Collection Angle de vie**

Yannick Bernier – *Ma Patagonie !*

### **Label Un autre vent**

Daniel Daumàs – CD : *Standards Oc.*

Daniel Daumàs – CD : *Autona.*



© 2013, Éditions Parole (Coopérative Copsi)  
83630 Artignosc-sur-Verdon  
Tél. 04 94 80 76 58  
Courriel : [contact@editions-parole.net](mailto:contact@editions-parole.net)  
[www.editions-parole.net](http://www.editions-parole.net)  
Tous droits réservés pour tous pays

Maquette : &com  
Illustration 1<sup>ère</sup> de couverture : Romain Poustis  
Achévé d'imprimer en mars 2013 sur les presses de  
l'imprimerie Horizon - 13420 Gémenos - France  
N° d'imprimeur: 1209-082



ISSN : 2117-8542  
ISBN : 978-2-917141-44-1  
Dépôt légal  
1<sup>ère</sup> édition : mars 2013  
Imprimé en France

## Éric Schulthess

*Né en 1954 à Marseille, Éric Schulthess a été éducateur de rue avant de devenir journaliste radio et télé. Métis européen, il a un grand-père Suisse Allemand et l'autre Corse, une grand-mère Anglaise et l'autre de Haute Provence. Ce sont ces sangs mêlés qui lui font dire qu'il est un vrai Marseillais et justifier le pluriel au « sangs » du titre. De ses origines, il a également hérité d'une passion pour les langues vivantes.*

*Quant à celle des sons, elle vient peut-être du chant de la mer montant à l'assaut des rochers du Petit Nice où il a couru son enfance.*

*Son blog : [www.sonsdechaquejour.com](http://www.sonsdechaquejour.com)*



## Marseille rouge sangs

Homme libre, toujours tu chéiras Marseille ! Demi-miroir, Marseille reflète la mer comme la mer reflète Marseille. Elle tient de cette Méditerranée son ouverture au monde et aux autres, son courage et sa résistance, son inventivité et sa liberté. Jamais soumise, de tout temps crainte des puissants, la ville-port, sans murs et aux 111 villages, ne laisse personne indifférent. Depuis toujours, elle bouleverse Éric Schulthess qui a grandi à la limite du miroir, sur les rochers d'Endoume, au Petit Nice. Dans treize nouvelles où le sang passe du rouge au noir, comme pour tourner les pages d'un passé qui agonise, il taille au vitriol le portrait de ces petits poissons oubliés qui font le tissu vivant de la lutteuse éternelle.

Chaque nouvelle est accompagnée d'une proposition de musique à écouter en lisant.

Un livre qui confortera dans leurs certitudes ceux qui aiment Marseille, tout autant que ceux qui la détestent.



Prix: 12 €